MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 43 (2009), p. 1-30

Abbès Zouache

La guerre dans le monde arabo-musulman médiéval (IVe/Xe-IXe/XVe siècle) : perspectives anthropologiques. Introduction

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710489 *BCAI 38*
9782724710021 *Athribis VIII* Carolina Teotino
9782724710069 *Gebel el-Zeit III* Georges Castel
9782724709926 *Ouadi el-Jarf I* Pierre Tallet, Grégory Marouard, Damien Laisney
9782724710427 *Ermant III* Christophe Thiers
9782724710144 *Documentary Papyri from the Fouad Collection at the Institut Français d?Archéologie Orientale (P.Fouad II 90–100)* Mohamed Gaber Elmaghrabi
9782724710007 *Représentations et symbolique de la guerre et de la paix dans le monde arabe* Sylvie Denoix (éd.), Salam Diab-Duranton (éd.)
9782724710038 *Les textes de la pyramide de la reine Ânkhesenpépy II* Bernard Mathieu

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

ABBÈS ZOUACHE

Introduction *

La guerre[1] ne se définit pas ; elle se vit et se voit, se raconte parfois, rarement cependant dans toute sa nudité[2]. C'est que cette nudité est mort, une mort rampante, qui rôde et qui jubile, décomplexée : les hommes se sont vus accorder le droit de tuer. Certains s'y laissent aller à cœur joie : la guerre est aussi fête et exultation, effervescence et excitation, causés par le départ en campagne, l'attente, la victoire parfois ; n'entend-on pas, alors, vieillards, femmes, hommes et enfants hurler et chanter, soulagés du retour inespéré de la sécurité, fût-il temporaire ?

D'autres ne s'y font pas. Même les analystes de la guerre ont du mal à s'y attacher, comme si, alors, ils étaient saisis d'ébriété. D'où des détournements de regards répétés et une impossibilité récurrente à la révéler, si ce n'est à travers des formules stéréotypées, trop souvent vides de sens. D'où un refus diffus à réellement scruter les « ombres, les flambeaux, les cris et le silence[3] » ; à décrire la fureur, la peur, le sang et les larmes. Conséquence ? Une historiographie de la guerre longtemps aseptisée. Quoi de plus aisé, en effet, que de se laisser détourner de l'essentiel ? La guerre n'est-elle pas aussi découvertes et échanges, d'idées et de systèmes de

* Merci infiniment à Sylvie Denoix pour ses relectures et ses suggestions stimulantes.

1. Dans cette introduction, la date de publication des travaux cités sera systématiquement rappelée, car c'est un signe important du dynamisme actuel des études polémologiques (terme ici simplement utilisé pour tout ce qui concerne la guerre).

2. Les définitions de la guerre sont nombreuses. Bouthoul (*La guerre*, 1953, p. 33) : « La guerre est une lutte armée et sanglante entre groupements organisés, [...] une forme de violence [...] méthodique et organisée quant aux groupes qui la font et aux manières dont ils la mènent. » Voir aussi Corvisier, *La Guerre. Essais historiques* (1995), p. 9-17 ; Zouache, *Armées et combats* (2008), p. 69-76 ; Audouin-Rouzeau, *Combattre* (2008), p. 30-31.

3. Racine, *Britannicus*, II, 2.

AnIsl 43 (2009), p. 1-30 Abbès Zouache
La guerre dans le monde arabo-musulman médiéval (IVe/Xe-IXe/XVe siècle) : perspectives anthropologiques. Introduction
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pensées, d'armes et de denrées ? N'est-elle pas menée par des hommes qui appartiennent à des organisations – les armées – dont souvent on met en avant le rôle décisif lors de la naissance de l'État moderne ? La guerre ne contribue-t-elle pas, enfin, avec bonheur, à l'enrichissement des hommes et au progrès technique ? Quoi de plus aisé, dès lors, que de n'étudier que ces aspects de la guerre, quitte à oublier les autres, plus sanglants, plus malaisés à percevoir, plus délicats à analyser ?

Dans un texte peu connu publié dans les *Archives Russes*, en 1868, Léon Tolstoï exprimait avec une rare lucidité toute la difficulté à se saisir de la bataille et, plus largement, de la guerre, qui suscite « une impression confuse et pénible de quelque chose d'immense, de complexe, d'infiniment divers [4] ». La guerre que Tolstoï connaissait avait *a priori* peu en commun avec celle qui nous intéresse dans ce dossier. Déjà en partie mécanisée, elle impliquait des masses d'hommes que l'on n'avait pas encore les moyens de mobiliser, au Moyen Âge. Et pourtant. Assurément, l'esquisse n'était encore qu'à l'état d'essai ; les traits restaient flous, ils ne figuraient pas encore avec netteté les contours qui, à partir du XVIe siècle, allaient donner à la guerre le visage anguleux et féroce que Machiavel allait se plaire à dépeindre. Mais la guerre médiévale, y compris dans le monde arabo-musulman, qui connut partout des combats incessants et une forte militarisation du pouvoir, du IVe/Xe au IXe/XVe siècle, n'en était pas moins d'une très grande diversité, impliquant des armées de professionnels comme des non spécialistes persuadés d'œuvrer à la gloire de Dieu, aboutissant à des changements géo-stratégiques d'importance ou à un *statu quo*, exigeant une technicité éprouvée ou faisant appel à des techniques frustres et répétitives… D'ailleurs, la langue arabe ne ment pas : *ḥarb*, le terme le plus générique la définissant, *qitāl*, *ǧihād*, *ġāra*, *ġazw*, *ġazā*, *kamna* etc. : aucun vocable ne désigne de façon exclusive la notion de guerre. Tous renvoient à un membre ou à un autre d'une pieuvre dont les tentacules s'étalent indéfiniment, indolentes et immobiles avant que de s'ébrouer et de bouleverser les sociétés [5].

Est-il dès lors illusoire de prétendre saisir une quelconque essence de la guerre, dans le monde arabo-musulman, de repérer en quoi elle était un fait culturel, de montrer donc ce qui fit sa spécificité, organisationnelle, idéologique et philosophique, économique et technique ? Je ne le crois pas. À des degrés divers certes, la guerre modela des sociétés arabo-musulmanes [6] marquées, du IVe/Xe au IXe/XVe siècle, par le recul de l'islam face à la chrétienté latine, tout particulièrement en Méditerranée. Ce dossier a pour ambition de mieux comprendre ce modelage et ce recul. Il vise, également, en les invitant à s'inspirer des questionnements propres aux anthropologues de la guerre, à élargir le champ de vision des spécialistes de la guerre dans l'aire arabo-musulmane.

4. Tolstoï, « Quelques mots à propos de la guerre et la paix » (1868).
5. Zouache, *Armées et combats*, p. 72-73.
6. Sur la manière de définir et d'étudier les espaces ici pris en considération, Denoix, « De culs-de-sac heuristiques aux garde-fous épistémologiques ou comment aborder l'aire culturelle du "monde musulman" » (2004).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Historiographie de la guerre

Mutations de l'historiographie du fait militaire médiéval

En 1977, l'anthropologue Pierre Clastres dénonçait l'exclusion de la guerre du discours de l'ethnologie. Il s'étonnait, en particulier, que l'on puisse « penser la société primitive sans penser en même temps la guerre [7] ». La dénonciation porta ses fruits ; des travaux de qualité virent rapidement le jour, dans des idiomes variés, replaçant le phénomène guerrier au centre des études des sociétés dites primitives [8]. De façon quelque peu paradoxale, la même dénonciation aurait pu être formulée, à la même époque, à propos des sociétés médiévales : ces sociétés étaient alors communément décrites comme des sociétés *a priori* guerrières, ou au moins particulièrement touchées par la guerre, mais une guerre souvent fantasmée, tout à la fois « guerre-fléau » marquée par une violence aveugle et une souffrance si prégnante que les hommes priaient quotidiennement que Dieu les en délivrât (*A peste, fame et bello, libera nos Domine*, étaient-ils censés répéter [9]), et « guerre chevaleresque » dont le cavalier était le maître, faite d'honneur et de grandeur, magnifiée par des conteurs aussi grandiloquents que les hommes d'exception dont ils chantaient les exploits. Régulièrement célébrée dans des romans et/ou des œuvres cinématographiques [10], cette guerre était parfois mise en scène – mais non réellement analysée – par les médiévistes. Avec talent souvent, ainsi par Georges Duby dans *Le dimanche de Bouvines* (1973), livre tableau dont on se rend compte aujourd'hui qu'il ouvrait *aussi* bien des perspectives à l'histoire de la guerre, cette dernière pouvant se muer en un révélateur sans pareil des structures de la société [11].

Georges Duby annonçait sans le savoir le changement de ton qui conduisit les sciences sociales à changer de paradigme [12], pendant les années 1980, et à réhabiliter l'événement et l'individu. Ce changement participa probablement du décloisonnement de l'histoire militaire médiévale, patent, en France, surtout depuis une trentaine d'années (dans le monde anglo-saxon, l'histoire

7. Clastres, *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives* (1977), p. 6. Voir aussi Audouin-Rouzeau, *Combattre* (2008), p. 14, 34.

8. Notamment Hass (dir.), *The Anthropology of War* (1990) ; Keeley, *War before Civilization* (1996) ; Guilaine et Zammit, *Le sentier de la guerre* (2001) ; Testart, « Des crânes et des vautours *ou* la guerre oubliée » (2008). J'en profite ici pour remercier Yann Tristant, préhistorien et membre scientifique à l'Ifao, de m'avoir initié à la « guerre préhistorique ».

9. Témoins du changement de perspective de ces dernières années : Desplat, « Introduction », dans *id.* (éd.), *Les villageois face à la guerre (XIVe-XVIIIe siècle)*, p. 7-10 ; Contamine, « L'impact de la guerre de cent ans en France sur le "plat pays" et sur la vie au village », dans *ibid.*, p. 17-22, 24-25 ; Haldon, *Warfare, State and Society in the Byzantine World, 565-1204*, p. 9-10.

10. Aberth, *Knight at the Movies. Medieval History on Film* (2003) ; Haydock, *Movie Medievalism : the Imaginary Middle Ages* (2008).

11. Voir aussi ce qu'écrit Pierre Toubert, « Georges Duby, un héritage scientifique », dans Bleton-Ruget *et alii* (dir.), *Georges Duby. Regard croisé sur l'œuvre. Femmes et féodalité*, p. 14.

12. Un changement nié par Chartier, « Le monde comme représentation » (1989), p. 1508, qui préférait la lier à « la distance prise, dans les pratiques de recherches elles-mêmes, vis-à-vis des principes d'intelligibilité qui avaient gouverné la démarche historienne depuis vingt ou trente ans ».

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

militaire ne fut jamais réellement marquée d'un signe d'infamie). Mais ce décloisonnement s'explique aussi par la fin de la *damnatio memoriae* qui avait frappé la guerre, après la Seconde Guerre mondiale [13], ainsi que par l'adoption progressive, par les polémologues, des outils et des méthodes des tenants de l'école dite des Annales [14]. En 1976, John Keegan publiait *The Face of Battle : A Study of Agincourt, Waterloo and the Somme* [15], où enfin le simple soldat se voyait reconnu comme un acteur majeur de la guerre. Quatre ans plus tard, la somme de Philippe Contamine sur *La guerre au Moyen Âge* rencontrait un grand succès ; il y envisageait la guerre comme « un monde en soi », à explorer absolument par tous ceux qui décrivaient et expliquaient l'évolution des sociétés médiévales. Rapidement traduite en anglais (*War in the Middle Ages*, 1984), cette synthèse encore inégalée connut une large diffusion, dans le monde anglo-saxon [16]. Entretemps, dans *Quest'antica festa crudele. Guerra e cultura della guerra dall'età feudale alla Grande Rivoluzione* (1982), Franco Cardini avait tenté de montrer que la guerre pouvait (devait ?) aussi être appréhendée comme une œuvre féconde, génératrice de progrès voire de mieux être, au moins pour ceux qui la concevaient et qui la menaient. Ces derniers partageaient des valeurs et des pratiques qui transcendaient les frontières (chronologiques, spatiales) ; ils participaient de la diffusion d'une « culture de la guerre » tout à la fois évolutive et constitutive d'une identité. La guerre – ou plutôt son étude – réhabilitée ? Assurément, Franco Cardini affirmait la nécessité de penser la société à travers l'une des activités humaines les plus courantes ; pour autant, il rappellait que la guerre comme la fête mettaient au jour des tensions sociales [17] :

> « [...] à l'époque féodale, la guerre est belle ... pour celui qui la conçoit et la mène comme un privilège. Elle était le temps de la fête, du prestige et de l'abondance ; elle était 'orgie' au sens anthropologique du terme. »

Guerra e cultura della guerra parut en 1982, année où les rencontres « Castrum » étaient initiées. Leurs organisateurs – Pierre Toubert en tête – insistaient sur l'idée que se pencher sur les habitats fortifiés méditerranéens, c'était aussi et avant tout mobiliser « la géographie

13. Géré, « Pour un humanisme de la guerre », p. 662.
14. Idée analogue, à propos de la production la plus récente, défendue par Henninger, « Préface » de la traduction française de Lynn, *Battle : a History of Combat and Culture*, p. 17.
15. Tardivement (1993) traduit en français, sous un titre réducteur (*Anatomie de la bataille*) et non sans des amputations évidemment dommageables.
16. Trad. M. Jones, Blawckwell, Oxford, 1984 ; réimpr. dès 1985. Première éd. « in paperback » en 1986, réimpr. en 1987, 1989, 1991, 1992, 1993, 1994, 1996, 1998 (deux fois), 1999, etc.
17. Cardini, *La culture de la guerre*, p. 416. Rappelons le *Manifeste du futurisme* (1909) de Filippo Tommaso Marinetti (m. 1944), dont fait état Walter Benjamin (*L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée*, 1936 XIX) : « [...] la guerre est belle, parce que, grâce aux masques à gaz, au terrifiant mégaphone, aux lance-flammes et aux petits chars d'assaut, elle fonde la souveraineté de l'homme sur la machine subjuguée. La guerre est belle, parce qu'elle réalise pour la première fois le rêve d'un homme au corps métallique. La guerre est belle, parce qu'elle enrichit un pré en fleur des orchidées flamboyantes que sont les mitrailleuses. La guerre est belle, parce qu'elle rassemble, pour en faire une symphonie, la fusillade, les canonnades, les suspensions de tir, les parfums et les odeurs de décomposition. » Le lien entre les conceptions de Franco Cardini et celles de Gaston Bouthoul (*Cent millions de morts*, 1946 ; *La guerre*, 1953) paraît évident (la guerre tend à devenir une sorte de « jeu dangereux » réservé aux nobles).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

historique, l'archéologie des structures défensives et d'habitat[18] », et ainsi penser la guerre médiévale autrement. Mais en donnant naissance à ces « rencontres de sages » et en choisissant de les centrer sur le « thème "militaire" », Pierre Toubert avait également en tête la nécessité d'inscrire enfin ce qu'il appelait la « guerre méditerranéenne » dans « l'histoire, générale, de la guerre au Moyen Âge ». Même le « beau livre » de Philippe Contamine, soulignait-il à raison, témoignait d'une sorte « d'ignorance » envers le « champ d'investigation pourtant prioritaire qu'est l'histoire de la guerre dans des pays comme l'Espagne[19] ».

La guerre dans le monde arabo-musulman médiéval : un objet d'études ignoré ?

Que dire, dès lors, de l'ensemble du domaine arabo-musulman, alors (et souvent encore[20]) peu pris en compte par les historiens militaires, si ce n'est dans sa dimension croisée[21] ? Philippe Contamine l'envisageait peu – l'eût-il souhaité, il n'aurait pu s'appuyer sur un ouvrage de synthèse sur la question rédigé dans une langue occidentale (rien n'a d'ailleurs changé[22]). Les quelques histoires en arabe sur « l'art de la guerre » (ʿAbd al-Ruʾūf ʿAwn), les « armées arabes » (Iḥsān Hindī) ou les « armées de l'islam » (Maḥmūd Šīt Ḫaṭṭāb), de qualité certes inégale, n'étaient pas traduites ; elles ne lui avaient pas été accessibles[23].

L'on peut d'ailleurs aller plus loin : le « phénomène guerre » était peu pris en compte par les historiens généralistes du monde arabo-musulman médiéval. Cela n'a d'ailleurs pas vraiment changé. Si l'on suit l'adage selon lequel « le plan, lui aussi, est un signe[24] » et si l'on se contente des ouvrages de synthèse (par ailleurs excellents) d'histoire de l'islam médiéval parus ces dernières années, l'évidence s'impose : aucun ne fait de la guerre un véritable objet d'études. Ni la meilleure synthèse en anglais, par Ira M. Lapidus (*A History of Islamic Societies*, 1988), ni *The Oxford History of Islam* (éd. J. N. Esposito, 1999), ni le meilleur ouvrage sur la période, en français, dirigé par Jean-Claude Garcin (*États, société et cultures du monde musulman, xe-xve siècle*,

18. Présentation, par André Bazzana, de *Castrum* 3 (*Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge, Madrid, 24-27 novembre* 1985, Madrid et Rome, 1988), p. 5.
19. Toubert, « Introduction », dans *Castrum* 3, p. 7, 8.
20. Exemple : Van Creveld, *The Art of War. War and Military Thought* (2000), où, sauf erreur, le mot « islam » n'apparaît qu'une seule fois.
21. Les croisades ne sont toujours pas systématiquement étudiées dans leur « contexte oriental », malgré les imprécations de Claude Cahen (cf. son *Orient et Occident à l'époque des croisades*, 1983).
22. Zouache, *Armées et combats*, p. 44. Des chapitres très synthétiques existaient néanmoins : Parry, « Warfare » (1970). L'*Encyclopédie de l'islam* (*EI*², en attendant que l'*EI*³ s'étoffe) n'a pas réellement comblé cette lacune, même si plusieurs articles portent sur la guerre (cf. surtout « Ḥarb » ; « Ḏjihād » ; « Silāḥ »). Depuis quelques années, David Nicolle publie des ouvrages de haute vulgarisation.
23. ʿAwn, *al-Fann al-ḥarbī fī ṣadr al-islām* (1961) ; Hindī, *al-Ḥayāt al-ʿaskariyya ʿind al-ʿArab* (1964) ; Šīt Ḫaṭṭāb, *al-ʿAskariyya al-ʿarabiyya al-islāmiyya* (1985²). Ajoutons al-Maḥmūd, *al-Ḥarb ʿind al-ʿArab* (1981⁴).
24. Duby, *Le Temps des cathédrales*, p. 336, cité par Dalarun, « L'œuvre critique. À propos de la poétique de l'histoire dans l'œuvre de Georges Duby » (2000), p. 29.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

3 volumes, 1995-2000) n'abordent directement la question de la guerre [25]. Généralement, dans ces ouvrages comme dans l'ensemble des travaux « généralistes » portant sur la période, seules les conditions militaires de l'émergence de l'islam et surtout l'essence militaire du « système militaire mamelouk » sont réellement mises en perspective et, dans le second cas, analysée en tant que fait social interagissant avec les autres faits sociaux [26].

Cela ne signifie évidemment pas que la guerre est ignorée par les auteurs de ces ouvrages, au moins dans ses dimensions idéologique (les motivations, surtout le jihad), institutionnelle et administrative (la naissance de « l'État musulman »), organisationnelle (les armées) et parfois technique (l'armement [27]). En outre, la vitalité de l'histoire militaire [28], symbolisée par le dynamisme d'une société telle que *De Re Militari* [29] et par un incontestable foisonnement éditorial, a également touché l'islam médiéval, il est vrai plus incidemment que la chrétienté occidentale ou Byzance [30].

Cette vitalité s'est traduite, depuis une trentaine d'années, par un certain renouvellement des problématiques. Même l'histoire des croisades et de l'Orient latin en profite [31], au moins partiellement : elle oscille entre une « histoire opérationnelle » (stratégie, tactique) de facture très classique [32] et des approches plus novatrices, par exemple concernant la logistique, que

25. Annoncé, *Les débuts de l'islam, VIIe-Xe siècle. De Muhamed aux dynasties autonomes* (dir. Th. Bianquis et P. Guichard, PUF, Paris, sous presse), ne le fera pas plus, semble-t-il.

26. Synthèses assez récentes, commodes et brillantes, pour l'espace égyptien, par Linda S. Northrup, « The Baḥrī Mamlūk Sultanate » et Jean-Claude Garcin, « The Regime of the Circassian Mamlūks », respectivement p. 242-289 et p. 290-317 : *The Cambridge History of Egypt*, 1 : *Islamic Egypt, 640-1517* (dir. C. F. Petry, 1998). Pénétrant : Garcin, « Le système militaire mamluk », *loc. cit.*, à comparer à Ayalon, *Le phénomène mamelouk dans l'Orient islamique* (1996). Cf. aussi Amitai, « The Rise and Fall of the Mamluk Institution : a Summary of David Ayalon's Works » (1986), p. 19-32. L'institution mamelouke est également au cœur de deux ouvrages remarqués parus au tout début des années 1980 : Crone, *Slave on Horses : The Evolution of the Islamic Polity* (1980), et Pipes, *Slave Soldiers and Islam : The Genesis of a Military System* (1981). Daniel Pipes va jusqu'à faire de l'esclavage militaire non seulement « a basic institution of premodern Islamicate public life », mais également « an institution implicit in the Islamicate order » (p. 194).

27. Exemple qui me semble le plus abouti : Eddé, *Principauté d'Alep*, deuxième partie (*Institutions, économie et société*), « chap. 1, B/La défense de l'État » (p. 234-310), où sont examinés, successivement, « 1. L'organisation des armées », « 2. La société militaire », « 3. Les techniques militaires ». Noter qu'il est aussi question du « bureau des armées, *dīwān al-ǧuyūš* » (p. 323-324) dans les pages consacrées à « L'administration civile ».

28. Elle a a récemment été remise en cause : Miller, « Sounding Taps : Why Military History is Being Retired » (2006), qui cependant s'intéresse exclusivement au poids de l'histoire militaire dans le système universitaire américain.

29. *De Re Militari : The Society for Medieval Military History*. Site web : http://www.deremilitari.org/.

30. Par exemple : Haldon, *Warfare, State and Society in the Byzantine World*, 565-1204, p. 1-4 et le recueil d'articles édité par *id.*, *Byzantine Warfare* (2007) ; Zouache, *Armées et combat*, introduction. Pour l'Espagne médiévale, voir les ouvrages répertoriés par Menjot, « L'historiographie du Moyen Âge espagnol : de l'histoire de la différence à l'histoire des différences. Étude et bibliographie » (2009) ; Garcia-Fitz, *Castilla y León* (1998).

31. *Crusading Warfare* de Raymond C. Smail, déjà ancien (1954), est désormais complété par Rogers, *Latin Siege Warfare in the Twelfth Century* (1992) ; Marshall, *Warfare in the Latin East 1192-1291* (1992) ; France, *Victory in the East* (1994) ; Zouache, *Armées et combats* (2008).

32. France, *loc. cit.* ; Claverie, *L'ordre du Temple en Terre sainte et à Chypre au XIIIe siècle* (2005).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

des chercheurs n'hésitent pas à appréhender à travers des modélisations complexes, parfois d'ailleurs peu intelligibles [33]. La tradition orientaliste d'Emmanuel Guillaume Rey (m. 1916), de Thomas Edward Laurens (m. 1935), de Paul Deschamps (m. 1974) etc., tous auteurs d'ouvrages remarquables sur la fortification croisée, a été récemment revivifiée par l'apport de la castellologie médiévale occidentale [34]. Ses questionnements se sont dès lors affinés [35], évoluant notamment vers une réflexion sur la prise en compte de la dialectique attaque/défense lors de la construction des places fortes [36], ainsi que sur la fonction de ces traces irrémédiables laissées par les Latins en Orient [37]. Il est vrai qu'une intense activité archéologique, qui porte désormais tout autant sur les fortifications musulmanes que croisées, a considérablement élargi le champ des constructions envisagées, les citadelles et/ou les enceintes urbaines (Le Caire, Damas, Alep, Césarée) ayant récemment fait l'objet d'une attention soutenue [38]. D'autres domaines ont été et sont explorés par les chercheurs qui, tel David Nicolle, tentent de croiser les sources archéologiques, iconographiques et textuelles pour retracer l'évolution d'un armement dont on sait bien qu'il s'échangeait régulièrement, d'un combattant à l'autre, d'un camp à un autre [39].

33. Pryor (éd.). *Logistic of Warfare in the Age of the Crusades* (2006, mais l'ouvrage est le résultat d'un *Workshop* s'étant tenu quatre ans plus tôt). Du même auteur, *Geography, Technology and War. Studies in the Maritime History of the Mediterranean 649-1571* (1988) et (en collaboration avec E. M. Jeffreys), *The Age of the Dromon : the Byzantine Navy* ca *500-1204* (2006).

34. Cf. *Château-Gaillard. Études de castellologie médiévale* (actes des colloques internationaux institués par le Centre de recherches archéologiques médiévales de Caen, en 1962). Le vol. 23 (Colloque d'Houffalize, 2006), éd. P. Ettel *et alii* (2008), visait à effectuer un *Bilan des recherches en castellologie*. Denys Pringle y propose un « survol » de la castellologie dans l'Orient latin (« Castellologie in the Latin East : an Overview »,) que je n'ai pu consulter lors de la finalisation de cette introduction.

35. Même si les influences architecturales entre l'Orient et l'Occident constituent toujours une problématique sinon privilégiée, du moins fédératrice : Faucherre *et alii*, *loc. cit.* ; Bianca (éd.), *Syria : Medieval Citadels Between East and West* (2007), p. 9 et suivantes, et *passim*.

36. Voir les actes du colloque de Partenay (2002) : Faucherre *et alii* (éd.), *La fortification au temps des croisades*, (2004). Aussi Kennedy (dir.), *Muslim Military Architecture in Greater Syria* (2006).

37. Dans un ouvrage intéressant mais controversé (voir l'excellent compte-rendu de Denys Pringle dans H-France Review Vol. 8, 2008, n° 44, p. 180-183), Ronnie Ellenblum *Crusader Castles* (2007) préfère même les appréhender comme des relais de leur installation plutôt que comme des instruments de défense d'une frontière improbable.

38. Aperçu : Berthier, *La citadelle de Damas* (2002) ; Pradines, « La muraille ayyoubide du Caire » (2002) ; Pradines et Talaat, « Les fortifications fatimides du Caire : Bâb al-Tawfiq et l'enceinte en briques crues de Badr al-Gamâlî » (2007) ; Mesqui et Faucherre, « L'enceinte medievale de Césarée » (2006) ; Bianca (éd.), *Syria : Medieval Citadels Between East and West* (2007) ; Gonnella, *The Citadel of Aleppo* (2008). Pour l'Occident musulman, les importants travaux de Pierre Guichard et André Bazzana (notamment Bazzana, Cressier et Guichard, *Les châteaux ruraux d'al-Andalus. Histoire et archéologie des ḥuṣūn du sud-est de l'Espagne*, 1988), n'ont, à mon sens, pas suffisamment inspiré les spécialistes de l'Orient (mais cf. Bianquis, « Les frontières de la Syrie au milieu du Ve/XIe siècle », 1992).

39. Nicolle, *A Companion to Medieval Arms and Armour* (2002) ; Chevedden, « The Invention of the Counterweight Trebuchet : a Study in Cultural Diffusion » (2000) et ses autres travaux cités dans Zouache, *Armées et combats*, p. 961 ; Serdon, *L'arc du diable* (2006) ; Zouache, « L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle » (2007). Sur l'historiographie de la guerre du monde arabo-musulman médiéval, voir plus généralement Zouache, *Armées et combats*, introduction.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les travaux de David Nicolle, l'un des rares véritables spécialistes du fait militaire, qu'il aborde dans toutes ses dimensions [40], témoignent d'ailleurs de la diffusion des conceptions des praticiens d'une « Nouvelle histoire militaire » (*New Military History*), prégnante dans le monde anglo-saxon depuis une quarantaine d'années [41]. Ces praticiens mettent au second plan – voire ignorent – les champs traditionnellement privilégiés par les historiens militaires, stratégie et tactique, effectifs, pour centrer leurs analyses sur les réseaux militaires, les hiérarchies et les relations entre les sociétés civile et militaire [42]. À ce type d'histoire se rattachent la plupart des travaux des trente dernières années sur la guerre dans le monde arabo-musulman : ceux de Yaacov Lev sur l'Égypte (1987, 1991), qui s'est proposé d'analyser l'évolution du califat fatimide à l'aune des rapports fluctuants entre le « régime » et « l'armée » [43] ; ceux de Thierry Bianquis sur l'époque de transition que constitua le Ve/XIe siècle, au Proche-Orient (notamment 1988) [44] ; l'ouvrage collectif *War and Society in the Eastern Mediterranean, 7th-15th Centuries* (1997), où « tous les articles ont en commun d'aborder la guerre et les institutions dans une perspective – large – d'histoire politique, sociale et économique [45] » ; les travaux d'Hugh Kennedy (*The Armies of the Caliphs. Military and Society in the Early Islamic State*, 2001 [46]) et de Sobhi Bouderbala (Ǧund *Miṣr : étude de l'administration militaire dans l'Égypte des débuts de l'islam 21/642 – 218/833*, 2008 [47]) sur l'administration militaire des débuts de l'islam.

40. La bibliographie de David Nicolle est particulièrement riche. Variée et inégale, elle a parfois fait l'objet de critiques, notamment du fait d'une utilisation abondante de discours visuels peu méfiante vis-à-vis de la contamination iconographique. Il n'en est pas moins un des rares à résolument relier l'histoire militaire arabo-musulmane à celle d'autres aires culturelles (européenne, extrême-orientale) et à prendre en compte tous ses aspects (opérationnels, économiques, psychologiques, religieux, etc.), fût-ce dans des ouvrages de synthèse de haute vulgarisation scientifique comme *Medieval Warfare Source Book. Christian Europe and its Neighbours* (1996).

41. Knutsen « Review Essay : Old, Unhappy, Far-off Things : The New Military History of Europe » (1987) ; Yerxa, "The Curious State of Military History" (2008).

42. Rappelons le constat dressé par Catherine Denys à propos de l'histoire militaire française pour l'époque moderne (« La renaissance de l'histoire militaire française pour l'époque moderne : un bilan historiographique (1945-2005) », 2009, p. 3) : « Jusqu'aux années 1990 encore, l'histoire militaire universitaire appréhende principalement l'armée à travers la société, la culture ou la politique [...]. »

43. Lev, « Army, Regime and Society in Fatimid Egypt, 358-487/968-1094 » (1987) ; *State and Society in Fatimid Eypt* (1991).

44. Malgré son titre et son sous titre (« La fortune politique du cavalier turc en Syrie au XIe siècle. Éléments pour l'élaboration d'un *War Game* »), cet article constitue une (rare) tentative de penser le fait militaire de façon globale.

45. Lev, « Introduction », p. 1 (il ajoute que tentative a été faite de proposer une « approche interdisciplinaire »).

46. Sobhi Bouderbala (*Ǧund Miṣr*, p. 4) rappelle à raison que ce travail « répondait à un besoin scientifique urgent ; Claude Cahen écrivait, dans les années 1960, qu'il "n'existe aucun travail moderne général et approfondi sur l'armée musulmane aux siècles classiques" » (« Djaysh », *EI²*, 11, p. 251).

47. Thèse récemment soutenue (2008) à l'université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Quelle histoire de la guerre ?

Pour une approche culturelle de la guerre du monde arabo-musulman

La guerre n'a donc jamais été ignorée par les spécialistes du monde arabo-musulman ; simplement, elle a été presque systématiquement étudiée via la problématique « guerre et société » qui s'est imposée à tous les historiens du fait militaire, depuis la fin des années 1960. L'on peut même parler d'une guerre vidée de sa substance, comme l'affirment John Albert Lynn, qui dénonce fermement l'impérialisme du couple « guerre et société » alors que, selon lui « l'essence militaire est le combat[48] », ou Stéphane Audouin-Rouzeau, qui considère que ne pas situer le combat au centre de l'activité guerrière, c'est « manifester un refus suspect de l'essentiel[49] ». Indéniablement, l'homme et son expérience de guerre sont effacés dans une telle histoire, qui peut *a priori* dériver vers « l'histoire sans les hommes » telle qu'Emmanuel Leroy Ladurie avait pu l'envisager, il y a plus de trente ans, au détour de ses *Territoires de l'historien* (1977). Pour autant, il est tout aussi vain de se contenter de la seule étude de l'homme au combat que de la négliger, de même qu'écarter la stratégie et la tactique au simple prétexte qu'elles ont longtemps constitué le champ d'études presque exclusif des tenants d'une « histoire opérationnelle » sclérosée et sclérosante n'a guère de sens. Envisager la guerre comme un phénomène social total, prétendre s'interroger sur son essence, sa spécificité, dans un espace-temps déterminé, implique de s'intéresser à toutes ses facettes, à toutes ses composantes et à tous ses acteurs – ainsi pourra-t-on atteindre au domaine du sensible.

D'où l'intérêt de multiplier les angles d'approche – c'est l'un des objectifs de ce dossier –, ce qui signifie, en particulier, ne pas jeter aux ornières les questionnements qui découlent d'une « histoire culturelle de la guerre ». Entendons-nous : une approche culturelle libérée des oripeaux essentialistes dont Victor Davis Hanson a tendance à la draper lorsqu'il défend l'idée d'un « modèle occidental de la guerre[50] » certes stimulant en ce qu'elle postule l'influence de la « culture » sur la manière de faire la guerre, mais dont les maîtres mots, « discipline collective », « commandement souple » ou « affrontement frontal » peuvent tout autant, selon les contextes, renvoyer aux organisations, aux attitudes et aux pratiques d'armées et de combattants orientaux qu'occidentaux. C'est ainsi que contrairement à l'image longtemps diffusée par les historiens des croisades, les cavaliers turcs opposés aux croisés, parfois tout juste islamisés et mal arabisés, héritiers de peuples steppiques depuis longtemps admirés (ainsi par al-Ǧāḥiẓ[51]) pour leur aptitude à *être* la guerre, intensément entraînés et disciplinés, pétris aussi du sentiment

48. Lynn, « "Rally Once Again" : The Embattled Future of Academic Military History » (1997) : « [...] when advocate of a "new military history" urged us to integrate social history, sociology, and political science into our field, for these approaches had a tendency to divert us from an essential of military history at the same time that they promised to enlighten us. »

49. Audouin-Rouzeau, « Au cœur de la guerre : la violence du champ de bataille pendant les deux conflits mondiaux », p. 74.

50. Hanson, *The Western Way of War. Infantry Battle in Classical Greece* (1989) ; *Carnage and Culture : Landmark Battles in the Rise to Western Power* (2001).

51. Al-Ǧāḥiẓ, *Manāqib al-Turk*, dans Sauvaget, *Historiens arabes* (1946), p. 9.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'appartenir à l'élite de la société, ne faisaient pas forcément montre d'un goût exacerbé pour la violence, ne pratiquaient pas uniquement ou systématiquement la fuite simulée, pouvaient être lourdement armés et savaient charger frontalement si nécessaire et manier la lance, la masse et l'arc avec la dextérité qui seyait à leur rang[52].

Même les affirmations de John Keegan, l'un des fondateurs de l'histoire culturelle de la guerre, doivent être modulées. Soucieux de remettre en cause la formule clausewitzienne si galvaudée selon laquelle la guerre est « une continuation de la politique par d'autres moyens », il va même jusqu'à faire de la guerre « une culture elle-même[53] » :

> « En résumé, c'est au niveau culturel que la réponse de Clausewitz à la question « qu'est-ce que la guerre ? » est erronée. Cela n'est pas vraiment étonnant. Il est difficile pour chacun d'entre nous de conserver suffisamment de distance par rapport à notre propre culture pour percevoir ce que celle-ci fait de nous, en tant qu'individus. Les Occidentaux modernes, avec leur credo de la toute puissance de l'individualité, n'ont pas mieux réussi que les autres cet exercice. Clausewitz appartenait à son temps, il était un enfant des Lumières, un contemporain du romantisme allemand, à la fois intellectuel et réformateur réaliste, un homme d'action apte à critiquer la société de son époque et croyant avec passion à son nécessaire changement. Il fut un observateur perspicace du présent et un inconditionnel du futur. Mais il n'a pas su voir à quel point il demeurait lui-même ancré dans son propre passé, le passé d'une classe d'officiers de métier, dans un État européen centralisé. S'il avait poussé plus loin ses capacités de raisonnement – et il était, en vérité, un esprit déjà fort distingué –, il aurait été en mesure de comprendre que la guerre englobe bien plus que le politique, qu'elle est toujours l'expression d'une culture, étant souvent génératrice de nouvelles formes culturelles, jusqu'à même devenir, dans certaines sociétés, la culture elle-même. »

Certes, John Keegan caricature les conceptions clausewitziennes[54] – après tout, Clausewitz définissait la guerre comme « un acte de violence destiné à contraindre l'ennemi à exécuter notre volonté[55] » et affirmait que « la guerre ne fait pas partie des domaines des arts et des sciences, mais de celui de la vie sociale[56] ». Pourtant, l'on peut souscrire à l'idée que la guerre ou,

52. Bianquis, « La fortune politique du cavalier turc en Syrie au XIe siècle. Éléments pour l'élaboration d'un War Game » (1988) ; Zouache, *Armées et combats* (2008), p. 864.
53. Keegan, *A History of Warfare* (1993), p. 12 ; Lynn, *loc. cit.*
54. Playdoyer pro Clausewitz et anti-Keegan : Bassford, « John Keegan and the Grand Tradition of Trashing Clausewitz. A Polemic » (1994).
55. *Vom Krieg* (1832-1834), p. 51.
56. *Id.*, *ibid.*, II, 3. Sans doute aucun, pour Clausewitz, la guerre est subordonnée à la politique. Mais son ouvrage (et ses autres écrits conservés), trop souvent caractérisé *via* des citations tronquées ou une interprétation ne prenant pas en compte la richesse de sa pensée, est truffé de réflexions nombreuses que l'on ne peut choisir de passer sous silence, même si elles sont souvent contradictoires. L'ensemble de l'extrait : « La guerre ne fait pas partie des domaines des arts et des sciences, mais de celui de la vie sociale. Elle est un conflit entre de grands intérêts qui trouve une solution sanglante, et ce n'est qu'en cela qu'elle se distingue d'autres conflits. Mieux qu'à un art, quel qu'il soit, on la comparerait au commerce, qui, lui aussi, est un conflit entre intérêts et activités des hommes, et elle est encore beaucoup plus proche de la politique, laquelle, elle également, peut être considérée comme une sorte de commerce sur grande échelle. »

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

plus précisément, la manière de la penser, de l'organiser et de la faire est un « acte culturel[57] ». Qu'elle soit « génératrice de nouvelles formes culturelles » semble également aller de soi, du moins si l'on accepte d'appréhender cette genèse dans un temps long – pensons par exemple à l'impact de la croisade, cette forme particulière de guerre, sur les sociétés médiévales (orientales et occidentales) ; aux conséquences de l'installation de peuples nomades aux cultures de guerre bien ancrées, Berbères en Afrique du Nord, Turcs surtout au Proche-Orient ; en Espagne, au modelage des sociétés et des espaces par la guerre devenue, entre Tage et Sierra Morena, au XIIIe siècle, « une activité permanente et protéiforme[58] ». En revanche, l'on peut douter de l'assertion finale de cet extrait (la guerre peut « devenir dans certaines sociétés la culture elle-même »), beaucoup trop fixiste[59]. Il faut donc se contenter de considérer les guerres, ou du moins l'image que les sources veulent bien en donner, comme des révélateurs précieux des croyances, des idées et des pratiques communes à un groupe social ou même à l'ensemble des membres d'une société[60], pour peu – répétons-le – que l'on veille à ne pas les figer dans un espace-temps déterminé.

Que faire alors de la notion de « culture de guerre » – que je viens d'utiliser – récemment avancée par Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker à propos de la Première Guerre mondiale et ainsi définie[61] :

> « Champ de toutes les représentations de la guerre forgées par les contemporains : de toutes les représentations qu'ils se sont donnés de l'immense épreuve, pendant celle-ci d'abord, après celle-ci ensuite. »

Cette notion est désormais employée pour d'autres conflits, à d'autres époques, mais son utilisation a déclenché une telle vague de protestations[62] que l'on peut s'interroger sur le bien fondé de son adoption, pour le Moyen Âge arabo-musulman[63]. Sans doute était-il inutile de tant

57. Expression utilisée par Stéphane Audouin-Rouzeau, *Combattre*, p. 188.
58. Buresi, *La frontière entre chrétienté et islam*, p. 119.
59. Lynn, *Battle : a History of Combat and Culture*, trad. p. 25, dont les réflexions sont fondamentales, considère que « Keegan se trompe en reprenant et en extrapolant la thèse culturelle proposée par Victor Davis Hanson ».
60. Voir les définitions de la « culture » proposées par Cuche, *La notion de culture dans les sciences sociales* (2001) ; Harkavy et Neuman, *Warfare and the Third World*, p. 234 : « Although there is no standard definition of culture, most social scientists refer to it as a complex system of psychocultural factors (such as shared beliefs, norms, customs, ideas, or attitudes) that humain beings use to interpret the world around them. »
61. Audouin-Rouzeau et Becker dans « Violence et consentement : la "culture de guerre" du premier conflit mondial » (1997), p. 252.
62. Cf. Prost, « Les limites de la brutalisation : tuer sur le front occidental, 1914-1918 » (2004).
63. Stéphane Audouin-Rouzeau semble hésitant sur l'extension de la notion, dont il a d'ailleurs proposé des définitions plus complètes, par la suite. Cf. son récent « Les cultures de guerre » (2008), où il évoque un « sort enviable [mais] encombrant » (cf. p. 289-290), avant de déclarer qu'il « convient de se montrer très prudent face à l'extension d'un tel concept dès lors que ferait défaut une forte cohésion autour d'un système de représentation commun à l'ensemble d'une société belligérante » (p. 297), avant de se demander « si la valeur heuristique de la notion de "culture de guerre" ne réside pas surtout dans sa capacité à dirimer temps de guerre et temps de paix » (p. 297-298). Voir aussi Audouin-Rouzeau et Becker, « Vers une histoire

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

s'éloigner – du moins dans la définition proposée – des acceptions les plus courantes, dans les sciences sociales, de la notion de « culture » ; aux « représentations » il faut adjoindre les « pratiques » et les « attitudes [64] ». Sans doute, aussi, l'usage du singulier et son inscription dans le temps court expliquent-ils son rejet par une frange des historiens – la « culture de la guerre » de Franco Cardini, inscrite dans la longue durée (du Moyen Âge à la Révolution) et dans l'ensemble de l'Europe, n'avait pas suscité la même hostilité passionnée [65]. Surtout, enfin, de telles « cultures » ne peuvent se limiter aux seuls combattants ni aux seules activités strictement guerrières : la guerre, moment de mise à nu de mécanismes culturels qui n'auraient pas surgi au grand jour, sans elle, touche l'ensemble des activités sociales et économiques [66]. Cela me semble tout particulièrement vrai pour les sociétés arabo-musulmanes médiévales, trop longtemps appréhendées via une lecture essentialiste décrivant un « monde unique et immuable », comme le souligne Sylvie Denoix [67], et très fortement caractérisées, comme le montre ce dossier, par une porosité presque permanente entre les domaines civils et militaires.

S'inscrire dans une perspective anthropologique

Plusieurs voies permettent de faciliter cette mise à nu et ainsi de mieux analyser ces mécanismes culturels. Aucune ne doit être rejetée par principe, fût-elle marquée du sceau de « l'histoire-bataille [68] » si peu chère aux tenants de l'histoire dite des Annales [69] ou des silences

culturelle de la Première Guerre mondiale » (1994) ; *id.*, « Violence et consentement : la "culture de guerre" du premier conflit mondial » (1997) ; Audouin-Rouzeau, « Historiographie et histoire culturelle du Premier Conflit mondial. Une nouvelle approche de la culture de guerre ? » (2002), et les déclinaisons de la notion dans Roynette, « Pour une histoire culturelle de la guerre au XIXe siècle » (2005).

64. Voir d'ailleurs la définition de « cultura de guerra » proposée par Eduardo Gonzalez Calleja (« La "cultura de guerra". Un estado de la cuestión desde España », 2008, p. 302) : « Por "cultura de guerra" entendemos el conjunto de prácticas y de representaciones generadas en tiempo de conflicto armado, que difieren de las tiempo de paz, y que quedan marcadas con el sello indeleble de las múltiples experiencias de guerra que varían en función de la clase social, del genero, el nivel de educación o la situación geográfica. »

65. Offensdadt, Olivera, Picard et Rousseau, « À propos d'une notion récente : la "culture de guerre" » (2004) ; Prost, « Les limites de la brutalisation : tuer sur le front occidental, 1914-1918 » (2004) ; Audouin-Rouzeau, « Les cultures de guerre » (2008), p. 295-296.

66. Audouin-Rouzeau, *L'enfant de l'ennemi, 1914-1918* (1995), p. 10. Cf. aussi Audouin-Rouzeau et Becker, « Violences et consentement », *loc. cit.* (1997).

67. Denoix, « Des culs-de-sac heuristiques aux garde-fous épistémologiques ou comment aborder l'aire culturelle du "monde musulman" » (2004), p. 9.

68. Tentative peu convaincante de réhabilitation (au moins partielle) : Harari, « The Concept of "Decisive Battles" in World History » (2007). Une commission « Nouvelle histoire bataille » est animée au Cehd (Centre d'études d'histoire de la défense) par Laurent Henninger ; elle se propose de réconcilier « l'histoire-bataille » et la « nouvelle histoire ».

69. Certes, cette histoire-là – du moins telle que ses contempteurs la décrivaient, servait probablement à faire (ou à préparer) la guerre, pour les non-professionnels (des militaires souvent) qui la pratiquaient (Philippe Contamine parle d'« amateurs éclairés » : « L'histoire militaire », 1995, p. 361). Elle n'en proposait pas moins, notamment dans sa version anglo-saxonne, des pistes d'analyse pertinentes, par exemple concernant les rapports étroits entre l'État et la société militaire (Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen*

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

déjà évoqués des praticiens de la *New Military History* : comme elles avaient tendance à négliger l'étude de l'homme en guerre – de ses émotions, surtout –, ces deux types d'histoire proposaient, ainsi que je l'ai dit, une conception quelque peu aseptisée des rapports guerriers [70]. D'où la diversité d'un tel dossier : l'essentiel était de s'inscrire dans une approche renouvelée de l'histoire du fait militaire, et donc de tirer profit des interrogations portées par les promoteurs d'une anthropologie de la guerre aujourd'hui à nouveau active [71]. Traditionnellement [72], les anthropologues de la guerre l'appréhendent comme un phénomène culturel, en lequel chaque société s'investit diversement et que chacune ritualise, souvent à des fins de contrôle des populations. Ils s'intéressent avant tout à la nature et à la définition de la guerre, à son apparition et à sa pérennité/universalité, aux motivations qu'elle met en jeu, aux prédispositions biologiques qu'elle est censée impliquer et – parfois – aux différentes manières de la faire (notamment l'utilisation de la violence) [73]. Les explications biologiques de la guerre, qui la liaient à l'agressivité humaine, ne sont généralement plus considérées comme des facteurs explicatifs suffisants de leur déclenchement – pour Walter Goldschmidt, il faut même plutôt la penser en termes de vengeance et/ou en se penchant sur les groupes constitués par le service militaire, qui créent les conditions d'une solidarité indispensable à un engagement efficace au combat[74]. Récemment, accent a pu être mis sur les expériences de guerre, et plus particulièrement sur le combat et les violences qu'il implique [75]. C'est le champ d'étude privilégié par Stéphane Audouin-Rouzeau, qui considère qu'une « greffe anthropologique, qu'elle soit momentanée ou expérimentale », est nécessaire à l'historien pour mieux comprendre la violence de guerre [76].

Daniel Baloup soulignait il y a peu à quel point il est nécessaire de redynamiser les études sur les combats de la Reconquista, qui piétinaient car elles ne prenaient en compte que quelques aspects du phénomène guerrier [77]. Une telle remarque vaut également pour le domaine

der politischen Geschichte, 1900-1920. Hans Delbrück a été rejeté par l'université allemande – Pröve, « La nouvelle histoire militaire de l'époque moderne en Allemagne » (2009, p. 2) parle même de « dédain » – et ses successeurs, partisans d'une histoire militaire politique sociale, économique, durent fuir l'Allemagne sous le IIIe Reich).

70. Cela est en partie encore vrai pour l'historiographie française de la guerre, comme le souligne Laurent Henninger, « Pour une nouvelle histoire bataille » (1999), p. 13.

71. D'aucuns parleront, pour l'anthropologie américaine au moins, qui a été marquée par les guerres menées par les États-Unis en Irak et en Afghanistan, de crise permanente, ou d'ébullition, de prise de conscience etc. Le lien avec le contexte politique est incontestable. Cf. l'introduction d'Alisse Waterston à *id.* (éd.), *An Anthropology of War. Views from the Frontline* (2009), p. 12-31.

72. Comment ne pas être ici réducteur et sommaire, car, comme le souligne R. Brian Ferguson en ouverture de « Ten Points on War » (2009, p. 32) : « Over the past 40 years, the anthropology of war has grown from a few scattered works to an enormous field with many areas of investigation and contention [...] and the field is in danger of falling apart into several self-contained realms. »

73. Par exemple Haas (dir.), *The Anthropology of War* (1990).

74. Goldschmidt dans « Anthropology and Conflict » (1986), p. 12.

75. Waterston (éd.), *An Anthropology of War. Views from the Frontline* (2009).

76. Voir tout particulièrement ses *Combattre* (2008) et *Les armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18* (2009).

77. Baloup, « Une anthropologie des combats de la Reconquête est-elle possible ? » (2008).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

arabo-musulman médiéval. Dans son article programmatique sur « Les changements techniques militaires dans le Proche-Orient médiéval et leur importance historique » (1975), Claude Cahen avait énuméré les questions que le chercheur devait se poser ; toutes mettaient en avant l'importance des transformations techniques qui, certes, « peuvent avoir d'importantes répercussions sur toute l'évolution sociale et humaine [78] ». Certaines de ces questions (diffusion de l'étrier, utilisation des armes individuelles et collectives) ont reçu des réponses satisfaisantes – ou du moins acceptées par la communauté scientifique – ; d'autres suscitent toujours des controverses, par exemple celles qui renvoient à l'utilisation de l'arbalète dans les armées arabo-musumanes [79]. Ces questions font toujours sens, et il faut continuer à les poser mais en changeant de focale, en étant conscient que l'histoire militaire ne peut se contenter d'identifier et d'expliquer les différentiels techniques pour mieux analyser et comprendre la victoire ou la défaite et, surtout, en appréhendant le choix technologique comme un choix avant tout conceptuel [80].

Mais pour avoir plus directement accès aux cultures de guerre prégnantes dans un espace et à une époque donnés – des cultures évidemment évolutives – il est temps, je crois, de mettre l'*être en guerre* au centre de la recherche : les combattants et les non-combattants, veillards, femmes, hommes et enfants dont les croyances et les attitudes doivent être explorées, scrutées même, dans la mesure où les sources à disposition du médiéviste le permettent. L'on ne peut se limiter, pour le Moyen Âge, aux seuls combats, dont il ne faut pas oublier que les récits qui en sont faits dans les textes médiévaux sont souvent stéréotypés, contés selon des schémas préétablis que seule une analyse particulièrement attentive permet de « révéler » et donc de dépasser.

Les « atrocités » (aujourd'hui *fuḥš, qabīḥa, ʿunf,* etc., ce dernier terme désignant le plus souvent, aujourd'hui, la « barbarie », la « cruauté » ou même la « violence extrême »), par exemple, n'étaient pas seulement réalisées pendant les combats. Les combattants faits prisonniers, ou les civils lorsqu'une place forte avait été prise de force (*ʿanwat*^{an}), paraissent avoir constitué, partout et toujours, des cibles de choix. Cette affirmation est-elle justifiée ? Dès lors, quand et comment leur humiliation ou leur exécution avaient-elles lieu ? Quels rituels présidaient à leur réalisation ? Certaines époques, certains contextes (les croisades, l'invasion almohade, la Reconquista…), certains peuples, s'y prêtaient-ils plus volontiers ? Des formes originales d'atrocités, réservées à un type de combattant ou à un type d'ennemi, peuvent-elles être identifiées ? Doit-on, dès lors, y voir une exacerbation de la déshumanisation de l'autre sans nul doute inhérente à toute forme de guerre ? C'est bien de la construction – progressive, brutale ? – de la figure de l'ennemi (extérieur, intérieur) qu'il est question, et des modalités de son élimination.

78. Cahen, « Les changements techniques militaires dans le Proche-Orient médiéval et leur importance historique » (1975), réimpr. *Les peuples musulmans dans l'histoire médiévale* (1977), p. 483.
79. Avis divergents de Serdon, *Armes du diable* (2005) ; Zouache, *Armées et combats* (2008) ; *id.*, « L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle » (2008).
80. Réflexions pertinentes de Lynn, *Battle : a History of Combat and Culture* (2003/2006), Introduction.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Car s'interroger sur la violence, c'est se demander si entrer en guerre, au Moyen Âge, c'était bien « pénétrer dans un autre univers où les conduites humaines se métamorphosent [81] ». Sous quelle forme cette métamorphose – si elle avait lieu – se produisait-elle ? Les soldats étaient-ils conditionnés dans ce but ? Les discours prononcés devant eux par les prêtres ou les « cadis de l'armée » (*quḍāt al-ʿaskar*), avant la bataille, ne jouaient-ils pas ce rôle ? Des harangues ont traversé les siècles, telle celle rugie devant les futurs vainqueurs de la bataille dite de l'*Ager sanguinis*, en Syrie du Nord, en 1119. Après avoir provoqué ricanements et railleries, elle aurait suscité des larmes. Les hommes étaient prêts à tuer. Au nom de Dieu.

En effet, au Moyen Âge, les cultures de guerre avaient une dimension religieuse marquée, qui affleure derrière tous les récits. Une dimension religieuse multiforme, qui a surtout intéressé les chercheurs en ce qu'elle était censée procurer un surcroît de motivation aux combattants. Pourtant, elle se manifestait de manière très diverse, le recours au divin pouvant prendre des formes variées ; c'est donc bien dans toute sa complexité qu'il faut l'étudier, en veillant à la contextualiser. Ainsi, son empreinte sur les mémoires collectives constitue un champ d'études prometteur. Pour Alphonse Dupront (*Le mythe de croisade*, 1997), la croisade s'était muée progressivement en mythe et avait généré une culture de la confrontation avec l'islam qui n'avait pas disparu avec la fin des croisades ni l'étiolement de l'esprit de croisade. Elle s'était même longtemps prolongée, jusqu'à devenir constitutive de l'inconscient collectif européen. *Quid*, en miroir, de l'islam ? Certes, son rapport à la violence a été souvent questionné, mais sans que l'on cherche vraiment à mesurer son effet dans la longue durée, ainsi que son rôle dans la constitution (ou non) d'un inconscient collectif déterminant dans la relation des musulmans aux autres aires culturelles.

Mais s'interroger sur la violence, c'est également se pencher sur la spécificité des comportements humains, en temps de paix et en temps de guerre. Se demander s'il y a un continuum entre l'un et l'autre, évident lorsqu'on observe la vie quotidienne des habitants des cités médiévales portuaires, dont on peut légitimement se demander si elles étaient le siège de cultures de guerre certes évolutives, mais marquées par les permanences dictées par la littoralité (voir l'article de David Bramouillé, dans ce dossier). Dans ces cités comme ailleurs, la violence ultime était censée s'exprimer plus facilement en contexte guerrier, à moins, simplement, qu'il ne s'agisse d'une illusion due au fait que celle-ci y était plus aisément rapportée. Les sources confirment-elles ce postulat – une violence ultime plus régulière pendant la guerre – en sachant que les spécialistes de l'aire arabo-musulmane souffrent de l'absence d'une archéologie de bataille dont la fouille de Vadum Jacob, en Palestine, non publiée encore dans sa totalité, laisse entendre à quelle point elle pourrait s'avérer précieuse au polémologue [82] ?

L'ambition n'est pas de repérer absolument des permanences, même si la question de l'invariance mérite d'être posée, concernant par exemple des mutilations dont on constate qu'elles étaient pratiquées à toute époque, dans un espace donné. La violence – guerrière

81. Sémelin, *Purifier et détruire* (2005), p. 178 et Audouin-Rouzeau, *Combattre*, p. 14-15.
82. État de l'avancement du Vadum Iacob Resarch Project : http://vadumiacob.huji.ac.il/ (consultation la plus récente, 28 avril 2010 ; la dernière publication mentionnée dans la rubrique « Publications » date de 2006).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ou non – est langage, comme les travaux de Claude Gauvard et de ses disciples l'ont montré, pour l'Occident médiéval [83]. Un langage à décrypter avec soin, car souvent il donne les clés de l'ordre social tel que les détenteurs du pouvoir – spirituel, séculier – souhaitaient l'imposer. Un langage qui peut en dire long aussi sur l'efficacité – ou l'inefficacité – de la tentative de régulation des comportements humains par ces autorités, qui s'arrogeaient le monopole de la violence et réaffirmaient sans cesse le contrôle des consciences. Même les actes de violence *a priori* les plus « barbares » – du moins du point de vue de l'homme d'aujourd'hui – font sens et peuvent révéler des logiques culturelles et historiques particulières [84].

Mais la guerre n'était pas que violence. Bien des facteurs la déterminaient, qui intéressent aussi l'anthropologie, même s'il est souvent difficile de les analyser, dans le monde arabo-musulman médiéval, par manque de données, souvent : des facteurs géographiques, évidemment, qui pesaient sur les cultures de guerre d'un groupe particulier (et engendraient des spécialisations ethniques souvent mises en avant par les auteurs arabes, par exemple celle des *Ḫurāsāniyya*) et dont tout guerrier devait tenir compte, notamment parce que le déplacement des combattants n'était pas chose si aisée, au Moyen Âge, alors que les chevaux avaient un coût (élevé), ou que les infrastructures laissaient à désirer. Des facteurs démographiques, qu'il ne faut pas renoncer à étudier, car l'on sait, par exemple, à quel point les grandes conquêtes (Almoravides, Almohades, Fatimides en Égypte, Turcs au Proche-Orient…) y furent avant tout des entreprises humaines, mettant en branle des masses d'hommes et de femmes, dont l'arrivée se faisait souvent de façon perlée, comme celle des Turcs au Proche-Orient, ainsi que Claude Cahen l'avait montré [85] ; en outre, la guerre – cette « migration organisée », doit-elle être rangée parmi les « institutions destructrices » dans le monde arabo-musulman [86] ? Des facteurs économiques, la faim n'ayant jamais fait bon ménage avec l'efficacité guerrière, à moins, au contraire, qu'elle ne constituât, avec l'appât du gain, un motivateur si puissant que les combattants se déchaînassent au pillage, une fois l'objectif atteint. Des facteurs techniques aussi, dont on a dit quelques mots, qu'il ne faut évidemment pas surestimer mais non sans les occulter : la maîtrise du feu grégeois (*nafṭ*), par exemple, était un atout inestimable pour les soldats byzantins et musulmans, tout au long de la période qui nous occupe – il faudrait d'ailleurs se demander se demander pourquoi jamais les Francs ne l'adoptèrent. Des facteurs idéologiques et philosophiques, qui ont souvent été surévalués. Des facteurs politiques et psychologiques enfin, dont l'étude peut par exemple permettre de déterminer le « centre de gravité » des guerres si cher à Clausewitz, forcément évolutif [87].

83. Par exemple Gauvard, *Violence et ordre public au Moyen Âge* (2005). Annoncé à l'heure où je rédige ces lignes : Barralis, Foronda et Sère (dir.), *Violences souveraines au Moyen Âge : travaux d'une école historique* (2010).

84. Voir les analyses des travaux de Witehead (*Dark Shamas : Kanaima and the Poetics of Violent Death*, Duke Un. Pr., Durham, 2002) par Goodale, « Traduire la paix et la violence » (2006).

85. Cahen, « La première pénétration turque en Asie Mineure » (1948).

86. Citations : Bouthoul, *La guerre* (1953), p. 59.

87. Baechler, « Guerre et paix » (2005), p. 306, y revient avec limpidité : « De là, la variable sociologique fondamentale, que Clausewitz appelle « le centre de gravité » de l'ennemi : ce dont la perte désarme dans les

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Une guerre aux multiples visages

Définir la guerre. Le soi et l'autre

Une guerre qui apparaît sous de multiples visages, dans ce dossier : multiforme, peu conforme au fond à l'image univoque qu'en livrent *a priori* les théologiens musulmans médiévaux, qui divisèrent d'abord le monde en un *dār al-islām* et un *dār al-ḥarb* où la paix ne pouvait régner, domaine de l'affrontement par excellence, à conquérir absolument, quelque temps que cela prît [88]. En fait, bien vite, cette division sembla trop limitative aux théologiens eux-mêmes, qui rivalisèrent alors d'habileté pour créer d'autres catégories légales, *ṣulḥ* [89], *ʿahd*, *hudna* [90]. Pourtant, l'idée était ancrée : l'islam n'avait-il pas « vocation d'universalité », d'où l'interdiction de « tous les types de guerre (*ḥarb*) à l'exception du jihad [91] » ? La guerre contre l'ennemi en religion n'était-elle donc pas la seule légitime ? Si ce n'est pendant un laps de temps forcément limité – celui d'une trêve – le musulman n'était-il pas en état de guerre permanent avec cet ennemi ?

Encore doit-on prendre garde à historiciser la notion même de jihad, que les penseurs appréhendaient *aussi* en fonction des événements auxquels ils assistaient ou, parfois, auxquels ils étaient mêlés [92]. Ce fut le cas, par exemple, d'Ibn Taymiyya (m. 728/1328), lors des invasions mongoles des années 1299 à 1303, au Proche-Orient. Le « dernier grand théoricien du jihad médiéval » (Alfred Morabia) [93] aborda souvent le jihad, dans des écrits nombreux et très variés. Il en est également question dans la « Risāla ilā-l-sulṭān al-Malik al-Nāṣir [Muḥammad b. Qalāwūn] », ici traduite intégralement et commentée par Emmanuel Fons (« À propos des Mongols. Une lettre d'Ibn Taymiyya au sultan al-Malik al-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn »).

faits. Or, ce centre de gravité est très variable selon les époques, les cultures et les polities. Par exemple, celui d'Alexandre pendant ses campagnes en Asie était sa cavalerie, dont la destruction éventuelle par l'Achéménide aurait mis fin à l'aventure. Celui du royaume de France était devenu Paris au XVIIe s. : la nécessité ressentie de mettre la capitale à l'abri d'une invasion par le nord et le nord-est explique la politique de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV et leur obstination à vouloir repousser les frontières le plus possible dans ces directions. »

88. L'ouvrage essentiel est toujours, sur toutes ces questions, celui de Majid Khadduri, *War and Peace in the Law of Islam* (1955).

89. Bien qu'Ibn Sīda (*Muḫaṣṣaṣ*, éd. Beyrouth, II, 6, p. 84) écrive :

ودار الحرب بلاد المشركين الذين لا صُلح بينهم وبين المسلمين [...].

Cf. aussi « Dār al-ḥarb », *EI²*, II, p. 129-130 (A. Abel) ; Zouache, *Armées et combats* (2008), p. 74.

90. Voir les articles de l'*EI²ᵃ* consacrés à ces termes.

91. Khadduri, « Ḥarb. I – Legal Aspect », *EI²ᵃ*, III, p. 180, qui écrit en fait : « holy war (*ḏjihād*) », ce qui, comme chacun sait, n'est pas sans poser problème. Il poursuit : « Only a war having an ultimate religious purpose, that is, to enforce the sacred law (*sharīʿa*) or to check transgression against it, was lawful. No other form was legal within or without the Islamic state [...] only one kind of war was lawful—the *ḏjihād* —invoked for the purpose of expanding or consolidating the area of the validity of Islamic law. »

92. L'approche du jihad a été récemment renouvelée. Cf. désormais Mottahedeh et Ridwan, « The Idea of Jihad in Islam before the Crusades » (2001) ; Heck, « Jihad Revisited » (2004) ; Cook, *Understanding Jihad* (2005) ; surtout Bonner, *Jihad in Islamic History. Doctrines and Practices* (2006).

93. Morabia, « Ibn Taymiyya : dernier grand théoricien du *ǧihād* médiéval » (1978).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ibn Taymiyya y confirme son hostilité foncière aux Mongols, qui ne tirent pas grâce, à ses yeux, de leur conversion à l'islam : la lettre constitue un appel à les combattre, conformément aux souhaits du pouvoir mamelouk du Caire. Sous sa plume, la notion de jihad se déploie avec une élasticité révélatrice de la pensée d'un homme et de la mémoire d'une société violentée par un peuple dont Ibn Taymiyya cherche à convaincre de sa barbarie.

Au VIIe/XIIIe siècle, il y avait longtemps que les théoriciens musulmans sunnites – tel Muḥammad Abū Yūsuf al-Šaybānī (m. 189/805) – et chiites[94] avaient dû se conformer à la « réalité » et donc affiner leurs catégories : la guerre pouvait et devait également être menée par les détenteurs du pouvoir à l'intérieur même du *dār al-islām*. Il faut dire que les hommes qui y vivaient étaient divers, musulmans donc, *dhimmis* aussi, rebelles (*buġāt*), apostats (*ahl al-ridda*) et brigands (*muḥāribūn*)[95]. L'on pouvait les affronter sans pitié, pour peu qu'on se justifiât. Des guerres, il y en avait dès lors de plusieurs types, exposés avec plus ou moins de précision par les savants sunnites, tel al-Māwardī (m. 450/1058) dans les *Aḥkām al-sulṭāniyya*, où étaient différenciés le « jihad contre les polythétistes (*mušrikūn*) et la « guerre (ou plutôt le combat : *al-qitāl*) contre les apostats (*ahl al-ridda*), celui contre l'hérésie (*al-baġy*) et celui contre les brigands (*al-muḥāribūn*)[96]».

On comprend mieux la détermination d'Ibn Taymiyya à faire des Mongols un ennemi de l'ensemble des musulmans. Volontairement sommaire, dans ce texte, il construit avec une certaine brutalité la figure d'un Autre sans foi ni loi, faussement islamisé et dès lors cible licite des attaques des musulmans – de toute la communauté musulmane. L'irréductibilité de cet Autre le rendant inassimilable, il réunit, en quelques sortes, les caractéristiques de l'ennemi extérieur et de l'ennemi intérieur. En filigrane, c'est de l'appartenance à cette communauté dont il est question dans cette lettre, qui donne à voir un aspect de la préparation à l'effort de guerre collectif imposé par la menace mongole.

À l'époque de l'asharite Faḫr al-dīn al-Rāzī (m. 606/1210), les Francs et les croisés représentaient encore, *a priori*, l'ennemi extérieur le plus dangereux de l'islam oriental – un ennemi contre lequel les souverains musulmans (Nūr al-dīn, Saladin) avaient fini par réellement se mobiliser. L'on ne trouve pas trace de cette dangerosité dans les textes analysés par Ahmed Oulddali (« Le problème de l'abrogation par le verset de l'épée selon Faḫr al-dīn al-Rāzī »), qui traite pourtant bien – indirectement il est vrai – de jihad. Il y étudie la position de Faḫr al-dīn al-Rāzī, dont l'influence sur Ibn Taymiyya est par ailleurs attestée[97], concernant la notion d'abrogation (*nasḫ*). Se ranger parmi les exégètes qui s'y conformaient à propos du « verset de l'épée » (*Āyat al-sayf*, Coran, IX, 5[98]), c'était bien privilégier la radicalité guerrière du message

94. À leur sujet, voir la mise au point de Liyakat Takim (« Islam, Shi'a ») dans Palmer-Fernandez (éd.), *The Encyclopedia of Religion and War* (2004), notamment p. 213 : « Shi'ite jurists maintained that jihad was to be waged against both unbelievers and believers [...]. »

95. Récent : Kelsay, *Arguing the Just War in Islam* (2007), p. 99.

96. Māwardī, *al-Aḥkām al-sulṭāniyya*, éd. Le Caire, s. d., p. 55.

97. « Fakhr al-dīn al-Rāzī », *EI²a*, II, p. 751 (G. G. Anawati, citant Henri Laoust, *Essai sur les doctrines sociales et politiques de Taḳī-d-din Aḥmad b. Taimīya*, Le Caire, 1939).

98. Coran, IX, 5 :

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

coranique, et même, selon Ahmed Oulddali, fournir un argumentaire au discours prônant l'usage de la force pour imposer sa foi : le verset de l'épée abrogeait, selon les tenants du *nasḫ*, les versets antérieurs ordonnant aux croyants de faire preuve de modération dans leur relation à l'autre. Là encore, c'est de l'essence même de la guerre qu'il est question, des lois qui doivent la régir, notamment en termes de violence, et du couple qu'elle forme avec la paix (*al-salām*).

L'approche d'Ibn Ḫaldūn est tout autre. Makram Abbès (« La guerre chez Ibn Ḫaldūn. Lecture du chapitre 35 du livre III de la *Muqaddima* ») l'inscrit dans une tradition plus philosophique, qui est également celle des auteurs de « Miroirs de prince » et des autres textes de théorie politique qui firent foison au Proche-Orient, du VIe/XIIe au VIIIe/XIVe siècle – soit pendant les croisades et alors que le processus de militarisation du pouvoir était déjà largement entamé. L'approche du célèbre savant musulman doit être lue en résonnance avec les discours sur l'art de la guerre transmis par d'autres traditions orientales qu'arabes, iranienne et gréco-byzantine. L'on peut, également, la penser au moins en partie à l'origine de l'invention de la polémologie par Gaston Bouthoul, qui, avant de se passionner pour la guerre, livra un commentaire lucide de la *Muqaddima* (1930)[99] : alors que pour l'un, la guerre était le moteur de l'histoire, l'autre soutient que « c'est la guerre qui a enfanté l'histoire[100] ».

Mythe, sacré

Gaston Bouthoul évoquait également les liens étroits qui unissent la guerre et le sacré[101]. Ces liens sont multiformes. C'est un truisme que de rappeler la place de la guerre dans les textes religieux les plus connus[102], voire même de faire appel à la notion de « guerre juste[103] ». D'autres formes de recours collectif et/ou individuel au divin, en contexte guerrier, ont suscité moins d'attention. Comment ce recours se faisait-il, parmi les combattants notamment, eux qui étaient plus que d'autres confrontés à la mort ? Leur encadrement religieux est souvent évoqué dans les récits d'affrontements. Dans toutes les armées, des prières collectives étaient effectuées avant l'affrontement, sous la direction d'un prêtre ou d'un imam, c'était selon. Des corans furent exhibés pendant des batailles, jouant alors un rôle analogue à celui des icônes de la Vierge utilisées par les armées byzantines ou de la « Vraie Croix » dont les chroniqueurs latins de la croisade faisaient un adjuvant indispensable à la victoire.

فَإِذَا انسَلَخَ الأَشْهُرُ الْحُرُمُ فَاقْتُلُواْ الْمُشْرِكِينَ حَيْثُ وَجَدتُّمُوهُمْ وَخُذُوهُمْ وَاحْصُرُوهُمْ وَاقْعُدُواْ لَهُمْ كُلَّ مَرْصَدٍ فَإِن تَابُواْ وَأَقَامُواْ الصَّلاةَ وَآتَوُاْ الزَّكَاةَ فَخَلُّواْ سَبِيلَهُمْ إِنَّ اللَّهَ غَفُورٌ رَّحِيمٌ.

« Quand les mois sacrés seront expirés, tuez les polythéistes partout où vous les trouverez, faites-les prisonniers, assiégez-les et guettez-les dans toute embuscade. Mais s'ils se repentissent, s'ils observent la prière, s'ils font l'aumône, alors laissez-les tranquilles, car Dieu est indulgent et miséricordieux. »

99. *Ibn Khaldoun : sa philosophie sociale* (1930) ; voir notamment p. 45.

100. Bouthoul, *La guerre*, p. 5.

101. Bouthoul, *La guerre*, p. 69.

102. Guilaine et Zammit (2001), *Le sentier de la guerre*, p. 18-21.

103. En français, récent : Kaplan et Viaud, *Les religions et la guerre : judaïsme, christianisme, islam* (1991). Une enclyclopédie a récemment été consacrée au sujet : Palmer-Fernandez, Gabriel (éd.), *Encyclopedia of Religion and War* (2004).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

D'autres pratiques avaient cours, à une époque où le mysticisme, l'occultisme et la divination avaient très largement leur place. Les textes narratifs arabes (chroniques, dictionnaires biographiques etc.) et didactiques (manuscrits de *furūsiyya*, « Miroirs de prince » etc.) laissent envisager de telles pratiques, à propos par exemple de l'organisation du campement. L'archéologie révèle également – encore trop rarement, il est vrai – des armes peintes symboliquement. À Montfort, en Palestine, des hampes de carreaux d'arbalètes mises au jour sont décorées par des bandes bleues et rouges et agrémentées d'yeux porte-bohneur[104]. Dans le monde musulman, la couleur rouge renvoyait à l'ardeur guerrière alors que le bleu était considéré comme une couleur magique, par là même redoutable pour l'ennemi. D'autres exemples pourraient être mis en avant, telles les inscriptions talismaniques sur les chemises portées sous la cotte de mailles dont quelques-unes ont été conservées[105]. Il n'est pas jusqu'aux gestes des soldats qui pouvaient faire l'objet d'une ritualisation.

À vrai dire, bien des pistes de recherches restent à explorer, en matière de sacré. Al-Amin Abouseada (« Supernatural Powers in Christian-Muslim Warfare : Crusades and Beyond ») explore l'une d'entre eux, en centrant ses réflexions sur les guerres entre les chrétiens et les musulmans, au-delà même des croisades. Il confirme l'importance des « pouvoirs supernaturels » – ou en tout cas pensés comme tels – dans les deux camps. Reliques, icones, références aux anges, prières d'hommes de foi ou de laïcs, visions, rêves… : tout paraît avoir contribué à aider les hommes à mieux supporter « l'événément de vie » (Stéphane Audouin-Rouzeau[106]) qu'était la guerre, avec sa cruauté et sa brutalité, ses peurs, ses angoisses et ses frayeurs. À nouveau le contexte guerrier se montre un révélateur privilégié des modes de pensée et des attitudes des hommes en société.

D'autres domaines encore, comme l'étude des productions symboliques, sont abordés dans ce dossier. Valérie Serdon (« Pratiques et représentations dans le fait militaire au Moyen Âge. L'exemple de l'archerie en terre d'islam ») rappelle, par exemple, à quel point les origines mythiques attribuées à l'arc, en terre d'islam, participèrent probablement de sa prééminence, dans les armées, jusqu'à la fin de la période qui nous occupe ici. Les auteurs arabes font parfois remonter l'origine de l'arc à Adam, heureux bénéficiaire d'un don céleste dont l'archange Gabriel se serait chargé. Ainsi aurait-il pu lutter enfin contre les corneilles, qui avaient fait des récoltes leur proie. Une dimension « peu commune, quasi mystique de l'archerie » se développa, chez les peuples de l'Orient musulman, après la révélation muḥammadienne ; elle se transmit de siècle en siècle, notamment *via* les traités de *furūsiyya*, dont même les plus généralistes font une place notable à l'arc et à son maniement, tel le *Kitāb manāhiǧ al-surūr wa-l-rašad fī l-ramī wa*

104. Dean, « The Exploration of Crusader's Fortress (Montfort) in Palestine » (1927).

105. Par exemple Bernus-Taylor, « Arms Speak of More than War » (2008), p. 12. Superbes reproductions de telles chemises : ttp://www.couleurs-d-istanbul.over-blog.com/article-les-chemises-talismaniques-des-sultans-ottomans-43797974.html (dernière consultation, 28 avril 2010). Merci à Sylvie Denoix pour cette référence.

106. Audouin-Rouzeau, *Combattre*.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l-sibāq wa l-ṣayd wa l-ǧihād (*Voies de la gaieté et de la bonne conduite en matière de tir à l'arc, de courses, de chasse et de jihad*) du shaykh Zayn al-dīn 'Abd al-Qādir al-Fākihī (m. 982/1574)[107].

Quant à Allen Fromherz (« Being Like Women to be Better Men. Mythical Origins of the Male Veil ») il se penche sur l'un des attributs les plus significatifs des Lamtūna du Sahara (aujourd'hui appelés les Touaregs), combattants par ailleurs redoutables, qui formaient le cœur de l'armée et de l'élite almoravide. Il analyse l'évolution des conceptions de leur voile (*liṯām*), auquel les auteurs arabes attribuaient une origine mythique et légendaire, avant le VIe/XIIe siècle. Ensuite, ils s'attachèrent à le légitimer, jusqu'à en faire un signe d'arabité et d'islamité. Là encore, l'évolution des valeurs partagées par un groupe humain – leur inversion même – est mise à nue : après la conversion des Lamtūna à l'islam malékite et leur conquête de l'Afrique du Nord, le voile fut considéré comme un attribut dénotant des valeurs martiales. Pour Ibn al-Aṯīr, les Lamtūna en faisaient même un instrument tactique important : « ils s'habillaient comme des femmes de façon à être de meilleurs combattants, de meilleurs hommes » (Allen Fromherz).

Violences

Au contraire, le *mahdī* des Almohades, Ibn Tūmart (m. 524/1130), argua violemment du port du voile par ses ennemis pour les dénoncer comme des combattants faibles et efféminés, corrompus et luxurieux. C'est d'une autre forme de violence almohade que traite Yassir Benhima (« Du *Tamyīz* à l'*I'tirāf* : usages et légitimation du massacre au début de l'époque almohade ») – cet objet « si difficile à saisir et qui est pourtant au cœur de nombreuses guerres présentes et passées : le massacre[108] ». Prenant toutes les précautions méthodologiques nécessaires à ce type d'études – après tout, aucun vocable arabe médiéval ne désignait un tel acte –, Yassir Benhima se penche sur les massacres ordonnés et réalisés par les premiers Almohades, entre 518/1124 et 544/1149-1150. Certes diversement motivés et organisés, et se déroulant à des échelles différentes, ces massacres ont en commun de porter à son comble la bipolarisation ami/ennemi[109]. Qu'il s'inscrive dans un contexte eschatologique marqué (518) ou qu'il s'apparente à une purge systématique de populations considérées comme néfastes (544), avec mise en branle de l'ensemble des moyens étatiques, le massacre a laissé des traces dans les sources arabes – listes d'exécuteurs et de victimes, distribution spatiale de ces derniers –, qui dénotent « le caractère militaire pris par les opérations ». Tous reflètent, aussi, les évolutions du pouvoir almohade, dont la radicalité trouvait dans cette violence légitimée[110] une forme d'expression privilégiée, ainsi que, plus largement, celle de l'ensemble de l'Occident musulman : condition *sine qua non* du massacre, la disqualification radicale de l'ennemi intérieur s'y était généralisée avant même la prise de pouvoir d'Ibn Tūmart.

107. Ms. Paris, Bnf Ar. 2834, daté de l'an 1009/1600.
108. Sémelin, « Analyser le massacre. Réflexions comparatives » (2002).
109. *Id.*, *ibid.*
110. Rappelons Guilaine et Zammit, *op. cit.*, p. 18 : « le massacre est symbole d'autorité ».

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les réflexions de Yassir Benhima tendent à confirmer l'hypothèse continuiste – celle d'une « continuité entre l'ordinaire du monde civil et l'extraordinaire du front [111] ». Comme 'Abd al-'Azīz Ramaḍān (« The Treatment of Arab Prisoners of War in Byzantium, 9th-10th Centuries ») ou moi-même (« Têtes en guerre au Proche-Orient, v^e^-vi^e^/xie-xiie siècle. Mutilations et décapitations »), il décrit, en creux, une guerre fortement ritualisée, habilement mise en scène par des pouvoirs cherchant soit à provoquer la terreur pour dissuader tout récalcitrant éventuel de prendre les armes, soit à mieux asseoir une légitimité fragile ou chancelante – cela semble avoir été particulièrement le cas des Fatimides, aux ve-vi^e^/xie-xiie siècles. Le traitement des prisonniers de guerre arabes par les Byzantins est à cet égard particulièrement révélateur : ils étaient torturés et/ou exécutés si nécessaire, lorsque rien n'en était attendu. Dans le cas contraire, ils n'échappaient pas pour autant aux pires vilenies. 'Abd al-'Azīz Ramaḍān évoque une « Byzantine policy of "stick and carrot" » particulièrement efficace, destinée à rendre malléables les prisonniers susceptibles d'être intégrés à la société byzantine. Il faudrait aussi s'interroger plus systématiquement, me semble-t-il, sur les cibles des tortures et autres humiliations infligées aux ennemis : humilier, violenter, exécuter, c'était certes déshumaniser la victime. C'était également produire des corps suppliciés, destinés à marquer à jamais les esprits. S'adresser à l'ensemble du corps social, l'éduquer :

> « La torture fabrique des peurs collectives et dépasse ainsi l'abus du corps individuel pour toucher la population dans son entier, la communauté au complet, cible potentielle d'une douleur mise en scène [112]. »

Pour peu qu'elle soit réellement possible – les sources le diront –, une comparaison plus approfondie entre les violences réalisées en temps de paix et en contexte guerrier confirmerait probablement la porosité entre les deux domaines. Comme l'affirme Stéphane Audouin-Rouzeau, à propos du combat cette fois, pendant la Première Guerre mondiale :

> « En effet, notre représentation courante, spontanée, de l'activité guerrière ne présuppose-t-elle pas un très large fossé entre celle-ci et nos activités du temps de paix ? Pourtant, l'analyse un peu poussée de la violence de combat démontre plutôt l'inverse, c'est-à-dire la facilité du passage entre pratiques du temps de paix et mise en œuvre de la violence extrême des temps de guerre [113]. »

Langage donc que cette violence, qui participait de la mise ou de la remise en ordre de mondes que les détenteurs du pouvoir paraissent avoir eu tant de mal à contrôler. « Atrocities as propaganda », comme l'affirmait Will Coster à propos des événéments qui marquèrent la guerre civile anglaise, en 1643 [114] ? Mais ne montrait-il pas, aussi, à quel point l'appréhension

111. Mariot, « Faut-il être motivé pour tuer ? Sur quelques explications aux violences de guerre » (2003), p. 169, qui renvoie à Pierre Favre, « Y a-t-il un rapport "ordinaire" au politique ? », dans J.-L. Marie *et alii* (éd.), *L'ordinaire. Mode d'accès et pertinence pour les sciences sociales et humaines*, L'Harmattan, Paris, 2002, p. 275-305, que je n'ai pu consulter.

112. Crettiez, *Les formes de violence* (2008), p. 88.

113. Audouin-Rouzeau, « Violences extrêmes de combat et refus de voir » (2002).

114. Coster, « Massacre and Codes of Conduct in the English Civil War », p. 95-96.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

des atrocités comme des outils de propagande crée « un certain nombre de problèmes pour leur étude » ? *Quid*, notamment, des questionnements relevant d'une meilleure compréhension de la valeur de la vie humaine et donc d'une meilleure appréhension du rapport des hommes à la mort, spécifiquement en temps de guerre ? *Quid* des normes sociales, en termes de violence, et plus particulièrement en termes de violences extrêmes ? *Quid* d'une violence fondatrice (ou régulatrice ?) de l'ordre social – René Girard soutient, depuis de longues années, que toutes les sociétés se doivent de trouver et d'éliminer une victime expiatoire, dont le meurtre, « acte inaugural et sacré », constitue un garant de la stabilité sociale [115]. *Quid* enfin du rapport des hommes à la souffrance de l'autre, de l'humeur triste et sauvage parfois suggérée dans les chroniques médiévales, de la joie sauvage [116] si souvent exprimée par les poètes, à propos des carnages auxquels toute razzia aboutissait ? Bien des études sont à mener, qui pourraient s'inspirer de celle de Robert Mills, qui lie, dans *Suspended Animation : Pain, Pleasure and Punishment in Medieval Culture* (2005) [117], le plaisir, la représentation de la souffrance et la violence.

Techniques, cultures

De violence, il est question *via* les armes qui l'assénaient dans l'article de Benjamin Michaudel (« La poliorcétique au temps de Saladin. L'exemple de la campagne militaire de 1188 en Syrie côtière »). À partir de sources historiques, architecturales et archéologiques, il identifie une « culture de la guerre ayyoubide » marquée par l'utilisation privilégiée de trébuchets, pendant les sièges, en rupture donc avec la période zangide précédente – l'on privilégiait alors la sape. Il fait du « phénomène d'émulation » bien connu qui se produisit entre les techniques de siège et la fortification, au Proche-Orient, à la fin du VIe/XIIe siècle et au début du VIIe/XIIIe siècle, un élément fondateur des mutations architecturales du début du VIIe/XIIIe siècle. La croisade et les affrontements plus nombreux qu'elle avait provoqués, l'installation de pouvoirs militaires forts, ayant les moyens d'entretenir des armées plus nombreuses, mieux organisées et mieux équipées, auraient donc joué un rôle crucial dans la conception et la construction d'un nouveau type de place fortes. Conceptuel, le choix d'ériger un nouveau type de fortification dénote le changement profond que l'installation du pouvoir ayyoubide symbolisait, à la fin du VIe/XIIe siècle : finalement sûr de lui face à l'ennemi mais toujours en quête de légitimté, il marquait l'espace et les esprits, via une monumentalité qui, jusque-là, avait été réservée aux croisés. Sur le plan technique, l'on peut se demander, aussi, dans quelle mesure ces mutations ne doivent pas être appréhendées dans la plus longue durée, des engins de siège particulièrement puissants ayant été utilisés dès le Ve/XIe siècle par les armées seldjouqides [118].

115. Girard, *La violence et le sacré* (1980) ; Crettiez, *Les formes de violence* (2008), p. 18.
116. *Infra*, dans mon article, les références à l'article de Marius Canard où est analysée cette « joie sauvage » exprimée par al-Mutannabī à propos des razzias musulmanes en pays byzantin.
117. Voir, en particulier, p. 17.
118. Zouache, *Armées et combats* (2008) et Kennedy (dir.), *Muslim Military Architecture in Greater Syria* (2006).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Valérie Serdon (« Pratiques et représentations dans le fait militaire au Moyen Âge. L'exemple de l'archerie en terre d'islam ») aborde plus directement la question culturelle : le succès de l'arc en terre d'islam, maintes fois commenté et que je viens d'aborder [119], montre qu'« une question technique peut se muer en une question culturelle, anthropologique ». En miroir, l'arbalète et l'arme à feu portative paraissent avoir participé d'un « système bloqué ». Si ces armes n'eurent pas le succès qu'elles auraient pu revendiquer, dans l'islam médiéval, c'est que le choix qui fut fait de ne pas généraliser leur utilisation fut tout autant motivé par un souci d'identité (l'arc *était* le guerrier) que d'efficacité (elles étaient incapables de réellement concurrencer l'arc, lors de leur apparition). Aux représentations comme facteur d'explication il faut donc ajouter le pragmatisme, le souci d'efficacité. Les hommes, et les sociétés, faisaient des choix, en matière de progrès, qui doivent être contextualisés et étudiés dans toute leur complexité – dans le cas des armes, ils affèrent à des modes de pensée et d'utilisation de l'objet. Tout évolutionnisme linéaire doit être rejeté.

Il faut donc définitivement écarter les explications d'ordre « psychologique » (le fameux blocage) parfois mises en avant dans les analyses de la chute d'un sultanat mamelouk incapable d'adopter l'avenir – l'arme à feu en l'occurrence. L'on doit également éviter de penser les cultures de guerre dans un isolat, fût-il méthodologique. Tous les articles de ce dossier le clâment, à des degrés divers, et tout particulièrement celui de David Bramouillé (« Les populations littorales du Bilād al-Šām fatimide et la guerre, IVe/Xe – VIe/XIIe siècles ») : la guerre littorale qu'il décrit concernait forcément tous les hommes et toutes les femmes des cités menacées. Profondément rythmée par la spécificité de la littoralité méditerranéenne, elle semble avoir progressivement imposé à tous, aux IVe-VIe/Xe-XIIe siècles, une « culture de l'affrontement ». Très tôt et pour longtemps, la guerre façonna les sociétés littorales proche-orientales – il en allait probablement de même dans l'Occident musulman, où, par exemple, « le commerce et la guerre se trouvent emmêlés, rendant souvent aléatoire la mise en place d'une frontière entre les deux [120] ». Des conflits quasi continus auxquels participaient tous les habitants des côtes (urbains et ruraux), un développement d'aptitudes particulières au combat, à la résistance et à la violence : des pans d'une culture spécifique, liée à un espace, émergent sous la plume de David Bramouillé. En la matière comme pour les violences corporelles réalisées en contexte guerrier, les croisades ne constituèrent pas une rupture : elles s'inscrivirent sans difficulté dans le contexte oriental.

Ce dossier le confirme : définir la guerre – ou tenter de le faire – ne va pas de soi : elle est. Cela est évident, concernant le Moyen Âge. D'ailleurs, les auteurs arabes et latins médiévaux qui s'y intéressèrent réellement s'attachèrent, la plupart du temps, à un type de guerre particulier ; rares furent ceux qui, tel Ibn Ḫaldūn, tentèrent d'en proposer une définition générique. C'est surtout sur le jihad que l'on glosa, dans le monde arabo-musulman, et sur les types de guerre licites, dont le nombre s'accrut avec le temps – comment aurait-il pu en aller autrement ? ; dans la chrétienté occidentale, les clercs s'interrogeaient avant tout sur la guerre juste. Le paradoxe

119. Notamment Cahen, « Les changements techniques » (1975) ; al-Sarraf, *L'archerie mamelouke* (1989).
120. Picard, *L'océan Atlantique de la conquête arabe à l'époque almohade* (1997), p. 336.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

est évident : les chroniqueurs – qui ont produit l'essentiel des discours sur lesquels l'analyste d'aujourd'hui s'appuie – ne proposent que rarement une réflexion argumentée sur la guerre, pourtant ils l'évoquent en permanence, se plaisent à la raconter et quelquefois à la magnifier. Adhéraient-ils aux valeurs qu'elle véhiculait ? La pensaient-ils plutôt, déjà, de façon diffuse, comme un révélateur sans pareil des hommes et des sociétés dans lesquelles ils vivaient et observaient, ou qu'ils décrivaient – comme un « bon livre » permettant de mieux connaître « l'humanité », selon le mot d'Afred de Vigny[121] ? Est-ce, simplement, que la guerre, à leurs yeux, était constitutive de l'histoire, qu'elle était aussi la vie, toute la vie – distinguer dès lors systématiquement temps de paix et temps de guerre n'avait pas de sens, comme le montrait la vie même du prophète de l'islam, homme de guerre et de paix patenté ?

L'on comprend mieux, alors, la difficulté à repérer des « cultures de guerre » qui auraient été distinctes de « cultures civiles » : les unes ne peuvent réellement être envisagées sans les autres. Les unes nourrissaient les autres, dans un monde complexe, où l'acte guerrier était certes réservé à une catégorie de population, mais non sans que tous les hommes et les femmes puissent en être chargé, un monde qui donna naissance, peut-être à la faveur des croisades, à l'aristocratie guerrière que les combats contre les Byzantins, pendant la période précédente, n'avaient pas pu créer[122], mais sans que les valeurs propres à cette aristocratie ne leur fussent exclusives ni qu'elle fût hermétique à celles des autres classes sociales.

Mettre donc la guerre, à nouveau, au centre des questionnements. La guerre et l'homme, ses expériences et ses émotions. Ce dossier dénote les nombreuses possibilités que les sources (iconographiques, écrites) offrent à l'analyste de la guerre, historien, archéologue, anthropologue, spécialiste de la littérature. Il lui restera, alors, à se pencher enfin plus systématiquement sur le combat.

Références bibliographiques

Aberth, John, *Knight at the Movies. Medieval History on Film*, Routledge, New York, 2003.

Abu-Lughod, Lila, « Writing against Culture », dans R. G. Fox (éd.), *Recapturing Anthropology : Working in the Present*, School of American Research Press, Santa Fe, 1991, p. 137-154, 161-162.

Amitai, Reuven, « The Rise and Fall of the Mamluk Institution : a Summary of David Ayalon's Works », dans M. Sharon (éd.), *Studies in Islamic History and Civilization in Honour of Professor David* Ayalon, Leyde, 1986, p. 19-32.

ʿAwn, ʿAbd al-Ruʾūf, *al-Fann al-ḥarbī fī ṣadr al-islām*, Le Caire, 1961.

ʿAwwād, Georgius, *Masādir al-turāṯ al-ʿaskarī ʿind al-ʿArab*, Bagdad, 1981-2, 3 volumes.

Audouin-Rouzeau, Stéphane, « Au cœur de la guerre : la violence du champ de bataille pendant les deux conflits mondiaux », dans S. Audouin-Rouzeau *et alii* (éd.), *La violence de guerre*, Éditions Complexe, 2002, p. 73-97.

—, « Historiographie et histoire culturelle du Premier Conflit mondial. Une nouvelle approche par la culture de guerre ? », dans J. Maurin et J-Ch. Jauffret (éd.), *La Grande Guerre 1914-1918, 80 ans d'historiographie et de représentations (colloque international – Montpellier 20-21 novembre 1998)*, université Paul-Valéry – Montpellier III (ESID), Montpellier, 2002, p. 323-337.

122. Qui parlait « d'armée » : Alfred de Vigny : *Servitude et grandeur militaires*, 1835, p. 90.

123. Bonner, *Aristocratic Violence and Holy War* (1996).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

—, « Violences extrêmes de combat et refus de voir », *Revue internationale des sciences sociales* 174, 2002/4, p. 543-549.

—, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIXe-XXIe siècle)*, Gallimard, Paris, 2008.

—, « Les cultures de guerre », dans B. Pellistrandi et J.-F. Sirinelli (éd.), *L'histoire culturelle en France et en Espagne*, Casa de Velazquez, Madrid, 2008, p. 289-299.

—, *Les armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18*, Armand Colin, Paris, 2009.

Audouin-Rouzeau, Stéphane et Becker, Annette, *14-18. Retrouver la guerre*, Gallimard, Paris, 2000.

Ayalon, David, *Le phénomène mamelouk dans l'Orient islamique*, PUF, Paris, 1996.

Baechler, Jean, « Guerre et paix », dans Massimo Borlandi *et alii* (dir.), *Dictionnaire de la pensée sociologique*, Quadrige / PUF, Paris, 2005.

Baloup, Daniel, Baloup, « Une anthropologie des combats de la Reconquête est-elle possible ? » Séminaire Toulouse, 28. II. 2008.

Baloup, Daniel et Josserand, Philippe (éd.), *Regards croisés sur la guerre sainte. Guerre, religion et idéologie dans l'espace méditerranéen latin (XIe-XIIIe siècle)*, Méridiennes, Toulouse, 2006.

Foronda, François, Barralis, Christine et Sère, Bénédicte (dir.), *Violences souveraines au Moyen Âge : travaux d'une école historique*, PUF, Paris, 2010.

Bassford, « John Keegan and the Grand Tradition of Trashing Clausewitz. A Polemic », *War and History* 1/3, 1994, p. 319-336, publié en ligne : http://www.clausewitz.com/readings/Bassford/Keegan/ (consulté le 8 avril 2010).

Bazzana, André, Cressier, Patrice et Guichard, Pierre, *Les châteaux ruraux d'al-Andalus. Histoire et archéologie des ḥuṣūn du Sud-Est de l'Espagne*, Casa de Velazquez, Madrid, 1988.

Benjamin, Walter *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée*, dans *id.*, *Écrits français*, Gallimard, Paris, 1991.

Bernus-Taylor, Marthe, « Arms Speak of More than War », dans Bashir Mohamed (dir.), *The Arts of the Muslim Knight. The Furusiyya Art Foundation Collection*, Furusiyya Art Foundation et Skira, Milan, 2008, p. 9-17.

Bertier, Sophie et al-Ajji, E. (éd.), *Études et travaux à la citadelle de Damas, 2000-2001 : un premier bilan*, Suppl. au *BEO* LIII-LIV, 2002.

Bianca, Stefano (éd.), *Syria : Medieval Citadels Between East and West*, Umberto Allemandi, Turin, 2007.

Bianquis, Thierry, « La fortune politique du cavalier turc en Syrie au XIe siècle. Éléments pour l'élaboration d'un War Game », dans *Castrum 3*, École française de Rome, Rome, 1988, p. 59-66 et 87-88.

—, « Les frontières de la Syrie au milieu du Ve/XIe siècle », dans *Castrum* IV, Rome et Madrid, 1992, p. 135-149.

Bianquis, Thierry et Guichard, Pierre (dir.), *Les débuts de l'islam, VIIe-Xe siècle. De Muhammed aux dynasties autonomes*, PUF, « Nouvelle Clio », Paris, à paraître en 2010.

Bleton-Ruget, Annie, Pacaut, Marcel et Rubellin, Marcel (dir.), *Georges Duby. Regard croisé sur l'œuvre. Femmes et féodalité*, PUL, Lyon, 2000.

Bonner, Michael, *Aristocratic Violence and Holy War : Studies in the Jihad and Byzantine Frontier*, American Oriental Society, New Haven, 1996.

— *Jihad in Islamic History. Doctrines and Practices*, Princeton University Press, Princeton et Oxford, 2006.

Bouderbala Sobhi, *Ǧund Miṣr : étude de l'administration militaire dans l'Égypte des débuts de l'islam 21/642 – 218/833*, thèse univ. Paris I - Panthéon-Sorbonne, déc. 2008.

Bouthoul, Gaston, *Ibn Khaldoun : sa philosophie sociale*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1930.

—, *Cent millions de morts*, Larousse, Paris, 1946.

—, *La guerre*, « Que sais-je », PUF, Paris, 1953.

Brightman, Robert, « Forget Culture Replacement, Transcendence, Relexification », *Cultural Anthropology* 10/4, 1995, p. 509-546 (réimpr. dans Robert M. Burns, *Critical Concepts in Historical Studies*, Routledge, New York, 2006, nº 64, p. 138-180).

Buresi, Pascal, *La frontière entre chrétienté et islam dans la péninsule Ibérique. Du Tage à la Sierra Morena*, Publibook, Paris, 2004.

Cameron, Averil (éd.), *The Byzantine and Early Islamic Near East*, III, *States, Resources and Armies*, Princeton, 1995.

Cahen, Claude, « La première pénétration turque en Asie Mineure », *Byzantion*, 1948, p. 5-67.

—, « Les changements techniques militaires dans le Proche-Orient médiéval et leur importance historique », dans J. V. Parry et M. Yapp (éd.), *War, Society and Technology in the Middle East*, Oxford Univ. Pr., Londres, 1975, p. 113-124.

Canard, Marius, « L'expansion arabe : le problème militaire », dans *L'expansion arabo-islamique et ses répercussions*, V. R., Londres, 1974, III (1re éd. du texte, 1965).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Cardini, Franco, *Quest'antica festa crudele. Guerra e cultura della guerra dall'età feudale alla Grande Rivoluzione*, Sansoni, Florence, 1982 ; trad. Angélique Lévi, *La culture de la guerre, xe-xviiie siècles*, Gallimard, Paris, 1992.

Castrum 1 à 9, Lyon, École française de Rome et Casa de Velazquez, Rome et Madrid, 1983 à 2009.

Château Gaillard. Études de castellologie médiévale, Publications du Crahm (puis Craham), 1970-2008, vol. 5 à 23.

Chevedden, Paul E., « The Invention of the Counterweight Trebuchet : a Study in Cultural Diffusion », *Dumbarton Oaks Papers* 54, 2000, p. 71-116.

Clastres, Pierre, *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*, Éditions de l'Aube, Paris, 2005.

Clausewitz, Von, *Vom Kriege*, 1832-1834 ; trad. F. Naville, Minuit, Éditions de Minuit, Paris, 1955.

Claverie, Pierre-Vincent, *L'ordre du Temple en Terre sainte* et à *Chypre au xiiie siècle*, Centre de recherche scientifique, Nicosie, 3 volumes.

Contamine, Philippe, *La guerre au Moyen Âge*, PUF, « Nouvelle Clio », Paris, 1980 ; trad. anglaise par Michael Jones, *War in the Middle Ages*, Basil Blackwell, Oxford, 1984.

—, « L'histoire militaire », dans Fr. Bédadida (dir.), *L'Histoire et le métier d'historien en France, 1945-1995*, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1995, p. 359-367.

—, « L'impact de la guerre de cent ans en France sur le "plat pays" et sur la vie au village », dans Desplat, Ch. (éd.), *Les villageois face à la guerre (xive-xviiie siècle)*, Toulouse, 2002, p. 15-34.

Cook, David, *Understanding Jihad*, University of California Press, Berkeley et Los Angeles, 2005.

Coster, Will, « Massacre and Codes of Conduct in the English Civil War », dans Mark Levene et Penny Roberts (éd.), *The Massacre in History*, Berghahn Books, New York et Oxford, 1999, p. 89-106.

Crettiez, Xavier, *Les formes de la violence*, La Découverte, Paris, 2008.

Cuche, Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*, La Découverte, « Repères », Paris, 2001.

Dean, Bashford, « The Exploration of a Crusader's Fortress (Montfort) in Palestine », *The Metropolitan Museum of Art Bulletin*, vol. 22, n° 9/2, 1927, p. 5-46.

Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte*, 1900-1920, 4 volumes ; trad. Walter J. Renfroe, *History of Warfare in the Framework of Political History*, University of Nebraska Press, 1990, 4 volumes.

Denoix, Sylvie, « Des culs-de-sac heuristiques aux garde-fous épistémologiques ou comment aborder l'aire culturelle du "monde musulman" », *REMMM* 103-104, 2004, p. 7-26, en ligne : http://remmm.revues.org/index2922.html.

Desplat, Christian (éd.), *Les villageois face à la guerre (xive-xviiie siècle)*, PU du Mirail, Toulouse, 2002.

Donner, Fred M., *The Early Islamic Conquests*, Princeton, 1981.

Eddé, Anne-Marie, *La Principauté ayyoubide d'Alep (579/1183-658/1260)*, Fran Steiner Verlag Stuttgart, 1999.

Elad, A. « A Bibliography of David Ayalon's Publications », dans M. Sharon (éd.), *Studies in Islamic History and Civilization in Honour of Professor David Ayalon*, Jérusalem et Leyde, 1986, p. 13-18.

Ellenblum, Ronnie, *Crusader Castles and Modern Histories*, Cambridge Un. Pr., Cambridge, 2007.

Esposito, John N. (éd.), *The Oxford History of Islam*, Oxford University Press, New York, 1999.

Faucherre, Nicolas, Mesqui, Jean et Prouteau, Nicolas (éd.), *La fortification au temps des croisades. Actes du colloque international de Parthenay (2002)* , PUR, 2004 ;

Ferguson, R. Brian, « Ten Points on War », dans Alisse Waterston (éd.), *An Anthropology of War. Views from the Frontline*, Berghan Books, Londres, 2009, p. 32-47.

France, John, *Victory in the East. A Military History of the First Crusade*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994.

Gaier, Claude, « Bibliographie. Dire et faire la guerre au Moyen Âge », *Le Moyen Âge* cxii/3-4, 2006, p. 643-655.

Garcia Fitz, Francisco, Francisco, *Castilla y León frente al Islam. Estrategias de expansión y tácticas militares (siglos xi-xiii)*, Universidad de Sevilla, Séville, 1998.

Garcin, Jean-Claude (dir.), *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval, société et cultures du monde musulman, xe-xve siècle*, PUF, « Nouvelle Clio », Paris, 1995-2000, 3 volumes.

Garcin, Jean-Claude, « Le système militaire mamluk et le blocage de la société musulmane médiévale » *AnIsl* 24, 1988, p. 93-110 / « The Mamluk Military System and the Blocking of Medieval Moslem Society », dans J. Baechler *et alii* (éd.), *Europe and the Rise of Capitalism*, Basil Blackwell, Oxford, 1988, p. 113-130.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Gauvard, Claude, *Violence et ordre public au Moyen Âge*, Picard, Paris, 2005.
Geré, François, « Pour un humanisme de la guerre. *La culture de la guerre*, Franco Cardini, Gallimard/Sansoni, Paris/Florence, 1992/1982, 479 pages », *Politique étrangère* 57/3, 1992, p. 662-667.
Girard, René, *La violence et le sacré*, Grasset, Paris, 1980.
Girard, René, *Achever Clausewitz*, Carnets Nord, Paris, 2007.
Goldschmidt, Walter *et alii*, « Anthropology and Conflict », *Anthropology Today* 2/1, 1986, p. 12-15.
Goodale, Mark, « Traduire la paix et la violence », 2006, http://www.ant.ulaval.ca/anthropologieetsocietes/cms/index.php?men… (consulté le 6 novembre 2007).
Gonnella, Julia, *The Citadel of Aleppo*, The Aga Khan Trust for Culture, Genève, 2008.
Guilaine, Jean et Zammit, Jean, *Le sentier de la guerre*, Seuil, Paris, 2001.
Kaplan, Jacob et Viaud, Pierre, *Les religions et la guerre : judaïsme, christianisme, islam*, Le Cerf, Paris, 1991.
Haas, Jonathan (dir.), *The Anthropology of War*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990.
Hacker, Barton C., *World Military History Bibliography. Premodern and Nowwestern Military Institutions and Warfare*, Brill, « History of Warfare, vol. 16 », Leiden - Boston, 2003.
Haldon, John (éd.), *Byzantine Warfare*, Ashgate, 2007.
Hanson, Victor Davis, *The Western Way of War. Infantry Battle in Classical Greece*, University of California Press, Berkeley et Los Angeles, 1989.
—, *Carnage and Culture : Landmark Battles in the Rise to Western Power*, Doubleday, 2001 ; trad. fr. *Carnage et culture. Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Flammarion, Paris, 2002.
Harari, Yuval Noah, « The Concept of "Decisive Battles" in World History », *Journal of World History* 18/3, 2007, p. 251-266.
Harkavy, Robert E. et Neuman, Stephanie G., *Warfare and the Third World*, 2001, Palgraver, New York.
Haydock, Nickolas, *Movie Medievalism : the Imaginary Middle Ages*, McFarland, 2008.
Henninger, Laurent, « Pour une nouvelle histoire bataille », *Cahiers du Centre d'études d'histoire de la Défense* 23 (« *Nouvelle histoire bataille* »), 1999, p. 7-15.
—, « Préface », dans Lynn, J. A., *Battle : a History of Combat and Culture*, trad. fr. *De la guerre. Une histoire du combat des origines à nos jours*, Taillandier, Paris, 2006.
Hindī, Iḥsān, *al-Ḥayāt al-ʿaskariyya ʿind al-ʿArab*, Damas, 1964.
Humphreys, R. Stephen, *Islamic History : a Framework for Inquiry*, Princeton Un. Pr., Princeton, 1991.
Hass, J. (dir.), *The Anthropology of War*, Cambridge Univ. Pr., Cambridge, 1990.
Heck, Paul L., « Jihad Revisited », *Journal of Religious Ethics* 32/1, 2004, p. 95-128.
Ibn Sīda, *al-Muḫaṣṣaṣ*, éd. Beyrouth, 1978, 2 volumes.
Izquierdo Benito, Ricardo et Ruiz Gomez, Francisco (coord.), *Alarcos 1195. Actas del Congreso Internacional Conmemorativo del VIII Centenario de la Batalla de Alarcos*, Cuenca, 1995.
Jandora, J. W., « Developments in Islamic Warfare : The Early Conquests », *Studia Islamica* 64, 1986, p. 101-113.
Keegan, John, *The Face of Battle : A Study of Agincourt, Waterloo and the Somme*, Jonathan Cape, Londres, 1976 ; trad. partielle en français *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415 ; Waterloo 1815, La Somme 1916*, Robert Laffont, Paris, 1993.
—, *A History of Warfare*, Londres, 1993.
Keeley Lawrence H., *War before Civilization. The Myth of the Peaceful Savage*, Oxford Univ. Pr., Oxford, 1996, trad. J. de Pass et J. Bodin, Éditions du Rocher, Paris, 2002.
Kennedy, Hugh (éd.), *Muslim Military Architecture in Greater Syria. From the Coming of Islam to the Ottoman Period*, Brill, Leyde, 2006.
Knutsen, Torbjorn L., « Review Essay : Old, Unhappy, Far-off Things : The New Military History of Europe », *Journal of Peace Research* 24/1, 1987, p. 87-98.
Lev, Yaacov, « Army, Regime and Society in Fatimid Egypt, 358-487/968-1094 », *IJMES*, 1987. p. 337-366.
—, *State and Society in Fatimid Eypt*, Brill, Leyde, New York, 1991.
Lev, Yaacov (éd.), *War and Society in the Eastern Mediterranean, 7th-15th Centuries*, Brill, Leyde, 1997.
Luscombe, David et Riley-Smith, Jonathan (éd.), *The New Cambridge Medieval History. Volume 4, c. 1024-1198*, Cambridge Univ. Pr., Cambridge, 2004.
Leroy-Ladurie, Emmanuel, *Le territoire de l'historien*, Gallimard, Paris, 1977.
Lynn, John Albert, « "Rally Once Again" : The Embattled Future of Academic Military History », *Journal of Military History* 61, 1997, p. 777-789 ; reprod. http://people.cohums.ohio-state.edu/grimsley1/dialogue/lynn.htm.
—, *Battle : a History of Combat and Culture*, Westview Press, 2003 ; trad. française par Guillaume

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Villeneuve, *De la guerre. Une histoire du combat des origines à nos jours*, Taillandier, Paris, 2006.
Al-Maḥmūd, Ibrāhīm Muṣṭafā, *al-Ḥarb ʿind al-ʿArab*, Dār al-Kalima li-l-našr, Beyrouth, 4e éd., 1981.
Mariot, Nicolas, « Faut-il être motivé pour tuer ? Sur quelques explications aux violences de guerre », *Genèses* 53, (2003), p. 154-177.
Mesqui, Jean et Faucherre, Nicolas, « L'enceinte médiévale de Césarée », *Bulletin monumental* 164/1, 2006, p. 83-94.
Miller, John J., "Why Military History is Being Retired", *National Review*, 9 oct. 2006, http://nrd.nationalreview.com/article/?q=YTdiMDkzZDJjYTYwOWM4YmIyMmE4N2IwODFlNWU0MjE (consulté le 30 mars 2010).
Millner *et alii*, « Warfare in Late Prehistoric West Central Illinois », *American Antiquity* 56/4, 1991, p. 581-603.
Mills, Robert, *Suspended Animation : Pain, Pleasure and Punishment in Medieval Culture*, Reaktion Books, Londres, 2005.
Menjot, Denis, « L'historiographie du Moyen Âge espagnol : de l'histoire de la différence à l'histoire des différences. Étude et bibliographie », *e-Spania* 8, décembre 2009, [En ligne], mis en ligne le 10 janvier 2010. URL : http://e-spania.revues.org/index19028.html. Consulté le 07 avril 2010.
Morabia, Alfred, « Ibn Taymiyya : dernier grand théoricien du ǧihād médiéval », *BEO* 30, 1978, p. 85-100.
Mottahedeh, Roy Parviz et al-Sayyid, Ridwan, "The Idea of Jihad in Islam before the Crusades", dans A. Laiou et R. P. Mottahedeh (éd.), *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World*, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, D. C., 2001, p. 23-29.
Mouton, Jean-Michel (dir.), *Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï. Histoire et archéologie*, à paraître.
Nicolle, David, *Medieval Warfare Source Book. Volume I : Warfare in Western Christendom*. Volume II : *Christian Europe and its Neighbours*, Brochampton Press, Londres, 1996.
—, *A Companion to Medieval Arms and Armour*, Boydell Press, Woodbridge, 2002.
Offensdadt, Nicolas, Olivera, Philippe, Picard, Emmanuelle et Rousseau, Frédéric, « À propos d'une notion récente : la "culture de guerre" », dans F. Rousseau (dir.), *Guerres, paix et sociétés, 1911-1946*, Atlande, Neuilly, 2004, p. 667-674.
Palmer-Fernandez, Gabriel (éd.), *Encyclopedia of Religion and War*, Routledge, New York, 2004.
Parker, Geoffrey (éd.), *The Cambridge History of Warfare*, Cambridge Univ. Pr., New York etc., 2005.
Parry, V. J., « Warfare », dans P. M. Holt, A. K. S. Lambton et B. Lewis (éd.), *The Cambridge History of Islam*, Cambridge Univ. Pr., Cambridge, 1970.
Petry, Carl F. (ed.), *The Cambridge History of Egypt*, vol. 1 : *Islamic Egypt, 640-1517*, Cambridge University Press, 1998.
Picard, Christophe, *L'océan Atlantique musulman : de la conquête arabe à l'époque almohade. Navigation et mise en valeur des côtes d'al-Andalus et du Maghreb occidental (Portugal-Espagne-Maroc)*, Maisonneuve et Larose, Unesco, Paris, 1997.
Pipes, Daniel, *Slave Soldiers and Islam : The Genesis of a Military System*, Yale Univ. Pr., New Haven and Londres, 1981.
Pradines, Stéphane, « La muraille ayyoubide du Caire : les fouilles archéologiques de Bāb al-Barqiyya à Bāb al-Maḥrouq », *AnIsl* 36, 2002, p. 287-337.
Pradines, Stépahne et Talaat, Osama, « Les fortifications fatimides du Caire : Bâb al-Tawfiq et l'enceinte en briques crues de Badr al-Gamâlî », *AnIsls* 41, 2007, p. 229-275.
Prost, Antoine, « Les limites de la brutalisation : tuer sur le front occidental, 1914-1918 », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n° 81, janvier-mars 2004, p. 5-20.
Pryor, John H., *Geograpny, Technology and War. Studies in the Maritime History of the Mediterranean 649-1571*, Cambridge Univ. Pr., Cambridge, 1988
Pryor, John H. (éd.), *Logistic of Warfare in the Age of the Crusades : Proceedings of a Workshop held at the Centre for Medieval Studies, University of Sidney, 30 September to 4 October 2002*, Aldershot, Ashgate, 2006.
Pryor, John H. et Jeffreys, Elizabeth M., *The Age of the Dromon : the Byzantine Navy ca 500-1204*, Brill, Leyde, 2006.
Rey, Emmanuel Guillaume, *Étude sur les monuments de l'architecture des Croisés en Syrie et dans l'île de Chypre*, Paris, 1871.
Al-Sarraf, Shihab, *L'archerie mamelouke (648-924/1250-1517)*, thèse université Paris IV, 1989.
Sauvaget, Jean, *Historiens arabes. Pages choisies, traduites et présentées*, Adrien Maisonneuve, Paris, 1988 (première éd. 1946).
Sémelin, Jacques, « Analyser le massacre. Réflexions comparatives », *Questions de recherches /*

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Research in question 7, sept. 2002, p. 1-42, http://www.ceri-sciences-po.org/publica/qdr.htm.
Serdon, *Armes du diable. Arcs et arbalètes au Moyen Âge*, PUR, Rennes, 2005.
Šīt Ḫaṭṭāb, Maḥmūd, *al-ʿAskariyya al-ʿarabiyya al-islāmiyya*, Beyrouth, 1985 (2e éd.).
Sharon, M. (éd.), *Studies in Islamic History and Cilization in Honour of Professor David Ayalon*, Jérusalem et Leyde, 1986.
Testart, A., « Des crânes et des vautours *ou* la guerre oubliée », *Paléorient* 34/1, 2008, p. 33-58.
Van Creveld, Martin, *The Art of War. War and Military Thought*, Cassel, Wellington House, Londres, 2000.
Vigny, Alfred de, d'Alfred, *Servitude et grandeur militaires*, R. Simon, Paris, s. d. (1835).
Waterston, Alisse, « Introduction », dans *id*. (éd.) *An Anthropology of War. Views from the Frontline*, Berghan Books, Londres, 2009, p. 12-31.
Waterston, Alisse (éd.), *An Anthropology of War. Views from the Frontline*, Berghan Books, Londres, 2009.
Yerxa, Donald A., "Introduction. The Curious State of Military History" (2008). dans *id*. (éd.), *Recent Themes in Military History : Historians in Conversation*, University of South Carolina, Columbia, 2008, p. 1-7.
Zouache, Abbès, « L'armement entre Orient et Occident au VIe/XIIe siècle : casques, masses d'armes et armures », *AnIsl* 41, 2007, p. 277-326.
—, *Armées et combats en Syrie de 495/1097 à 569/1174. Analyse comparée des chroniques médiévales arabes et latines*, Ifpo, Damas, 2008.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net